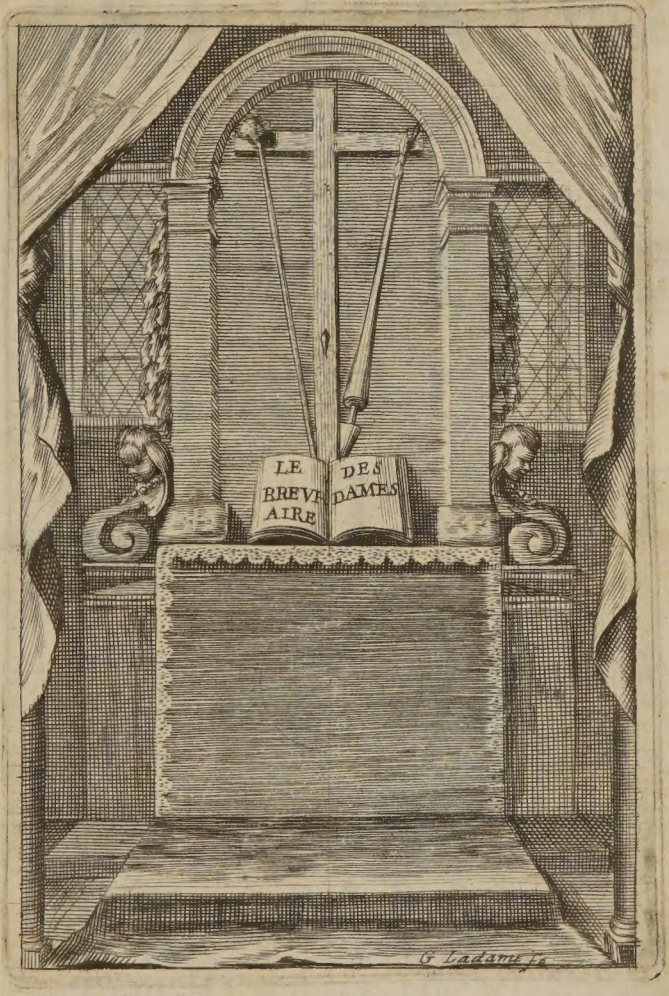
NE

Marie Navizet,
dans la rue des fausés.
avec qui se
trouvon le rendrez
je leur payrai
une bouteille


LE
BREVE
AIRE
DES
DAMES
G. Ladame fe

a

LE BREVIAIRE DES DAMES.

DEDIE' A MADAME.

A PARIS,
Chez MICHEL DAVPLET, sur la Terre de Cambray, proche le College Royal, à la Natiuité.

M. DC. LII

Auec Approbation, & Priuilege du Roy.

Dauphin
ex

A MADAME.

MADAME,

Ie ſçay bien que quand ie dedie ce Breuiaire à V. A. R. je ne luy preſente rien de nouueau, puis qu'elle met en pratique tout

ce qu'on y peut aprendre ; mais ie veux auſſi que tout le monde ſçache que c'eſt vn ouurage de ſon induſtrie, pluſtoſt que de mon inuention, ſi i'ay tiré de ſon exemple, tous les preceptes qu'on y trouue. En effet, MADAME, c'eſt dans l'eſtude de voſtre belle vie, ou i'ay appris ce que i'y enſeigne ; & comme voſtre Pieté ma ſeruy d'Echole, & vos diſcours de leçon, ie puis ſoutenir ſans flaterie, qu'en offrant ce

Liure à V. A. R. ie luy rends ce qu'elle ma donné. De faire icy ſon Penegyrique, elle preuient tous les iours ceux qui en ont le deſſein, puis que toutes ſes actions portent auec elles leur Eloge. Ne ſçait-on pas que vous n'auez iamais eu de l'amour que pour la belle gloire, qu'elle ſeulle anime vos ſentimens, & que d'vn courage auſſi grand que voſtre cœur, vous preferez les Couronnes que la vertu

vous promet, à celles que la Nature vous a données; comme ſi vous eſtiez honteuſe de les porter, parce qu'elles ne ſont pas de voſtre façon. Ce qui me paroit de plus merueilleux en V. A. R. c'eſt de voir vne Princeſſe comme elle, ſi grande de naiſſance, ſi heureuſe de condition, & ſi admirable par ſes vertus, ſe chercher à toute heure en ſa preſence, par l'oubly de ſes grandeurs, de ſes felicitez & de ſon merite;

comme ſi elle ne ſe connoiſſoit pas encore. Cette maniere de regner abſolument ſur vos paſſions, par ce glorieux mépris de vous meſme, vous rend ſi conſiderable, que vous feriez aujourd'huy toute la ialouſie de voſtre ſexe, ſi vous n'en eſtiez l'ornement. I'en dirois dauantage, ſi ie pouuois trouuer des loüanges proportionnées à voſtre gloire; mais comme mon defaut en cela, eſt vne nouuelle preuue de voſtre per-

fection, mon ſilence fera connoiſtre ce que ie ne ſçaurois exprimer, & luy meſme dira à Voſtre A. R. auec quel reſpect ie ſuis,

MADAME,

Son tres-humble & tres-
obeïſſant ſeruiteur.
P. DE LA SERRE.

Matines

LE BREVIAIRE DES DAMES.

CHAPITRE PREMIER.

A Matines.

SAINCTE Elizabeth vous apelle à Matines, MES DAMES, afin que meditant à son exemple toutes les nuits sur la nuit eternelle des Damnez, vous en

consideriez l'horreur pour en euiter le supplice.

Cette bien-heureuse Princesse faisant reflexion durant l'obscurité, qui couuroit la face de la terre sur le mal-heur des Damnez, dont les flâmes ne luisent que pour accroistre leurs tourmens, en auoit tousiours le Tableau deuant les yeux pour en conseruer la crainte dans l'ame.

La pensée de cette nuit qui roule continuellement sur son cercle pour ne finir jamais, rempliſſoit si fort son esprit, & de peur & d'efroy, ne pouuant comprendre l'eternité de ses tenebres, qu'elle s'ecriet à tous momens; Seigneur je m'abandonne aux rigueurs de vostre justice en ce monde, pourueu que je sois l'objet de vostre mi-

fericorde en l'autre ; Bruſler touſ-jours s'ecriet-elle encore quel ſuplice ; ne vous voir jamais ô mon Dieu quel tourment. Eſtre ſans ceſſe à la compagnie des Demons, & n'auoir pour objet que la meſme horreur qui les enuironne ; que peut on adjoutter à ce martyre pour le rendre plus extréme.

Adorables penſées, que ne faites vous la plus grande partie de celle des Dames : diuins ſentimens que ne partagez-vous les leurs, ſalutaires meditations, que ne ſeruez-vous d'entretien ordinaire à leurs eſprits, afin qu'en cherchant le Paradis dans l'imagination de l'Enfer, elles n'en reſſentent jamais les peines qu'en idée.

Ratifiez ces vœux que ie fay en voſtre faueur? MES DAMES;

& derobant vne heure de repos à voſtre corps, pour eſtablir ſolidement celuy de voſtre ame, ſongez toutes les nuits que voſtre derniere s'aproche, & qu'il vous faut rendre conte de tous les momens qui l'ont deuancée.

Les plaiſirs que vous gouſtez tous les jours ſe paſſent auec eux; mais non pas le triſte ſouuenir qui vous en reſte, ny le ſenſible regret qui les ſuit. Ie veux qu'vn nouueau jour vous ramene de nouueaux contentemens; vne facheuſe memoire vous en laiſſe encore de cuiſans repentirs; De ſorte que toutes vos delices imaginaires & paſſées, deuiennent veritables & preſentes dans la peine que vous en deuez ſouffrir.

Conſiderez que vous ne ſçauez rien faire que pecher & mourir; que le Temps vous conduit ſans

interuale à l'eternité heureuſe ou mal-heureuſe, dont vos œuures ſeules doiuent faire la deciſion.

Tout paſſe, mais la Iuſtice de Dieu eſt immuable : tout s'enfuit, mais la peine du peché demeure; tout ſe change, mais quoy que noſtre condition ſoit de cette nature en courant au tombeau, nous courons au ſupplice qui nous eſt preparé.

Comment pouuez vous perdre la memoire de l'Enfer, ſi vous en ſouffrez par auance toutes les peines. La plus grande des Damnez c'eſt celle de ne voir iamais Dieu ; vous eſtes priuées de ſa preſence l'eſtant de ſa grace ; ils beuſlent touſ jours, le feu de vos paſſions vous deuore continuellement ; que ſi vous eſtes conſolées de leſperance de la miſericorde, vous eſtes affligées

à meſme temps de la crainte de la Iuſtice ; & comme elle eſt ineuitable, elle ſe fait ſentir par auance en ſe faiſant connoiſtre.

N'auez-vous pas ſujet de croire que le Monde eſt vn Enfer, puis que l'on y vit en mourant, puis qu'on y eſt enuironné des tenebres du peché, puis que l'on y ſouffre continuellement les peines d'vne conſcience bourrellée; que ſi le jour pourtant luit à vos yeux, il faut que vous croyez, que c'eſt le jour du jugement; comme eſtant deſia accuſées, conuaincuës, & condamnées, & qu'vn inſtant ſeul marque l'interualle & de l'arreſt, & de l'execution.

I'ay de la peine à croire, MES DAMES, que vous puiſſiez douter de l'Enfer, ſi l'on le trouue par tout : la vie eſt vn Enfer

dans les miſeres qui l'accompagnent ; l'Enfer ſe trouue dans les Richeſſes, puis qu'elles ſont les mauuais Riches : l'Enfer ſe trouue dans les Grandeurs, puis qu'on ſe méconnoiſt auec elles : Enfin il n'eſt point de condition, où la fortune ſeule nous eſleue, qui ne nous ſerue de guide, en nous ſeruant d'occaſion pour le trouuer.

L'impie a beau ſouſtenir qu'il n'eſt point d'Enfer ; ſon cœur reſſent ce que ſa bouche nie, & quand il en douteroit ſeulement, le mal-heur de ſa doute eſt ſon premier ſuplice ; comment ſe peut-il perſuader que l'Enfer eſt immaginere ; ſi ſa conſcience bourrelée luy fait eſprouuer qu'il eſt veritable ; Et lors que par vn dernier mal-heur, il deuient inſenſible au rémors de ſes crimes,

ſon inſenſibilité marque ſa reprobation, puis qu'il n'euite ſa cheute qu'en ſe precipitant ; & ne recouure la veuë que quand il eſt priué du iour.

Puniſſez, puniſſez-moy, Seigneur, i'y conſens, pourueu que le Soleil eſclaire mes peines ; ie n'apprehende que le ſupplice de ces nuits, dont l'Eternité marque la durée, i'auouë que ce m'eſt vne conſolation dans mes douleurs d'en conter les heures ; mais de ſouffrir ſans pouuoir marquer le temps de mes ſouffrances, c'en eſt vne nouuelle, encore que ie ne puis conceuoir. Ie ſçay bien que les iours d'vne ame affligée durent des ſiecles ; Toutesfois ſi elle ſoupire en languiſſant, ſes ſoupirs dans ſon mal luy ſeruent de remede ; mais de bruller toujours ſans pouuoir ia-

mais dire ces flames ſont etaintes, il ſe connoit bien que cette ſorte de ſuplice eſt de l'inuention d'vn Dieu Tout-puiſſant, pour ſatisfaire ſa juſtice infinie.

Helas mon Dieu, quand il n'y auroit d'autre Enfer que celuy d'eſtre priué eternellement de voſtre preſence, il n'eſt point de tourment pareil à cette peine; ne vous voir iamais; n'eſt-ce pas voir touſ-jours le deſeſpoir de ſa gueriſon, dans la ſouffrance de tous les maux imaginables? quel feu ardant ſe peut egaller à l'ardeur du deſir continuel & inutile de vous voir; puis que vous eſtes la ſouueraine felicité de nos ames; n'auoir receu l'eſtre de voſtre Bonté, que pour poſſeder voſtre gloire; & eſtre ſans ceſſe l'obiet de voſtre juſtice, pour reſſentir ſans relache les

effets de ſon indignation. I'adore vos ſouuerains decrets par mon ſilence neceſſaire, apres auoir confeſſé publiquement que les abyſmes de voſtre Prouidence ne ſe peuuent ſonder.

Ie n'ay iamais ſceu comprendre qu'vn Dieu ait creé vn Paradis pour ſe faire aymer, & vn Enfer pour ſe faire craindre, puis que ſes perfections toutes adorables nous en doiuent donner l'amour auec l'admiration ? de meſme que la crainte auec le reſpect ? Qui peut refuſer ſon cœur au Dieu qui le fait reſpirer ; & en l'aymant qui ſçauroit ſeparer la crainte de cette amour, ſi celle-cy produit touſ-jours l'autre.

Il faut que ie confeſſe ? ô ſouuerain Createur de toutes choſes, ſelon les ſentimens que vous

me donnés, que ie vous aime pour l'amour de vous meſme, ſans conſiderer ny le Paradis que vous nous faites eſperer, ny l'Enfer que nous deuons craindre : il ſufit que vous ayez mis l'vn dans le bien, pour recompenſer celuy qui le fait, & l'autre dans le mal, pour punir celuy qui le veut commettre, ce qui me donne cette penſée, que comme vous eſtes ce Bien ſouuerain, qui fait la felicité des Bien-heureux, on commence de le poſſeder, deslors qu'on commence de bien viure, puis qu'on ne ſçauroit s'atacher au bien ſans s'vnir à vous. De meſme peut-on dire, que comme la priuation de voſtre preſence eſt la plus ſenſible peine des Damnez, on commence à la reſſentir dés l'inſtant qu'on vous offence; ſi l'on s'aproche de

ſon ſuplice à meſure qu'on s'eloigne de vous.

Mais ſi l'Enfer vous épouuente, mes Dames, le peché qui la fait vous doit bien effrayer dauantage, Ie veux que la diuerſité des ſupplices qu'on y endure vous face fremir d'eſtonnement ; ſi vous conſiderez vn Dieu infiniment bon, & infiniment offencé de volonté par elle meſme, puis qu'en mourant ſans regret de vos pechez, vous rendez eternelle la reſolution de les commettre, vous trouuerez de la moderation en ſa iuſtice, & de l'excez en ſa miſericorde.

En effect, Seigneur, qui ſe peut plaindre auiourd'huy de voſtre iuſtice : puis qu'elle meſme nous fait continuellement miſericorde en nous excitant par la crainte d'implorer voſtre

bonté. Si elle nous menace, c'eſt pour nous faire mettre à l'abry de ſes coups, & ſi elle nous frape, c'eſt pour nous obliger à nous plaindre, ſçachant que nos plaintes peuuent moderer ſon courroux ! ô douces menaces qui en nous faiſant preuoir les maux qui nous peuuent arriuer, nous en donnant le remords auant qu'ils arriuent en nous donnant le moyen de les euiter: ô agreable punition ſi nos cœurs bleſſez de ſon attainte ſe peuuent guerir d'eux meſmes en ſoupirant touſiours: ô amoureuſe vengence, puis qu'elle aſſouuit ſa fureur de nos regrets, aprés l'auoir animée de nos crimes.

Ie m'eſtonne plus, Seigneur, ſi voſtre iuſtice & voſtre miſericorde ne ſont qu'vne meſme

choſe : quoy que diſtinctes & ſeparées en leurs actions, voyant qu'elles ſe confondent heureuſement enſemble ; & pour voſtre gloire, & pour noſtre ſalut.

Ne peut on pas ſouſtenir que voſtre juſtice ne nous punit en ce monde, que pour nous faire aprehender la peſenteur de ſon bras en l'autre. Il eſt vray, elle tient ſouuent nos ames à la genne en affligeant nos corps : mais c'eſt pour nous faire confeſſer la verité de nos offences, & comme elle ſe ſatisfait touſ-jours de nos larmes, il eſt bien aizé de l'apaiſer, puis que nos miſeres empeſchent que la ſource ne s'en tariſſe.

Ie m'etonne que vous ne faites ſouuent reflexion, durant l'obſcurité de la nuit, ſur ce vuide plein d'horreur, qui contre ja

nature remplit vos esprits, & d'effroy, & d'etonnement : car quoy que vous ne voyez rien ce neant, qui ne se peut conceuoir, se rend alors palpable en se rendant sensible, par l'effroy dont il frappe vos sens ; que si vous aioutez à cet affreux obiet, dont l'horreur seule est visible, le nouueau tourment des flammes eternelles, il faut de neceſſité que vous changiez, ou de cœur, ou de vie.

Quelque effroyable que vous parroisse l'Enfer, MES DAMES, faites que l'amour en produise la crainte, afin qu'abhorrant ce lieu pour l'horreur du crime, plustost que pour celle de la peyne, vous trouuiez vostre souueraine felicité, en cherchant la gloire de son obiet. Les soupirs d'vn cœur mercenere s'a-

dreſſent touſiours à luy-meſme, puis qu'il s'aime le premier.

Ie penſe durant la nuit, diſoit cette grande Saincte à ces longues nuits, ou l'on ſoupire inutilement en l'atente du iour, puis qu'elles ſont eternelles. Decendez ſouuent, MES DAMES, d'imagination dans ces noires priſons, où la juſtice d'vn Dieu, touſ-jours courroucé allume continuellement des flammes qui ne peuuent s'eteindre. Repreſentez-vous l'horreur de ces lieux, où les deſirs ſont inutiles, & les eſperances vaines, où l'on ne voit que ſon mal-heur, ou l'on ne cognoit que ſon crime, où l'on n'entend que ſes propres cris, où l'on ne reſſent qu'vn mal incurable, où l'on ne ſe ſouuient que du temps qu'on a mal employé, & ou la vie eſt le plus grand

grand de tous les ſupplices, puis qu'on ny peut jamais mourir.

Les meditations de ces veritez eſtoient les Matines de cette ſaincte Princeſſe, & ſon Oratoire, ſon cercle, ſa Ruele, & ſa ſale d'aſſemblée, où elle entretenoit ſon eſprit, & donnoit audience à elle meſme. Si vous aſſiſtez à cet Office toutes les nuits, vous commencerez heureuſement voſtre journée en la finiſſant.

prime

LE BREVIAIRE DES DAMES.

CHAPITRE SECOND.

à Prime.

SAINTE Radegonde vous apelle à Prime, MES DAMES, afin que faisant reflection tous les iours, sur ce iour Eternel, dont la presence de Dieu pro-

duit la lumiere, vous marchiez à ſa ſuite, pour jouïr de la clarté de ce Soleil, qui n'eſt pas ſujet aux Eclipſes.

Elle s'entretenoit tous les matins en la penſée de ce beau iour, qui n'a point de nuit ; & comme ſon imagination en étoit déja éclairée, la lumiere qui en rejaliſſoit dans ſon ame la rempliſſoit de ioye, & de plaiſir: „ O beau iour, diſoit-elle ; en „ iettant les yeux ſur le tableau „ de ſon Oratoire, qui luis de „ toy-meſme pour luire eternel- „ lement ; que ta lumiere eſt ad- „ mirable ; ſi ſes rayons, toûjours „ naiſſans produiſſent ſans ceſſe „ leur Aurore ; ô beau iour, pour- „ ſuiuoit elle, que ta lumiere doit „ eſtre agreable, puis qu'en éclai- „ rant l'eſprit par les yeux, & l'a- „ me par leurs regards, tu cõbles

& l'vn & l'autre d'vne felicité " qui ne ſe peut conceuoir ; ô " iour trois fois heureux, conti- " nuoit-elle encore, qui es toy- " meſme ton Soleil, que tes clar- " tez ſont admirables, ſi elles ne " nous parlent iamais, en nous " charmant de leur éclat, que de " ſon eternelle durée. "

Cette ſaincte Princeſſe ſçachant que le iour de la grace produiſoit le iour de la gloire, reſpiroit innocemment l'air infecté de cette vie criminelle, pour ne perdre iamais de veuë dans le Temps la lumiere de l'Eternité, puis qu'elle ne luit qu'à l'ombre de l'innocence ; & dans cette penſée elle s'écriet à tous momens. Permetez, ô ; mon doux Sau- " ueur, que ie ne viue icy bas " que de la vie de vos diuins re- " gards, & que mon cœur, com- "

„ me vn autre ſoucy m'atache
„ inſeparablement d'eſprit par les
„ yeux, à la contemplation de
„ vos beautez adorables ; vous
„ voir toûjours ô ; mon Dieu, di-
„ ſoit-elle, quel contentement,
„ vous admirer ſans ceſſe, quelle
„ ioye, reſpirer continuellement
„ en voſtre preſence, quel bon-
„ heur: tous les objets qui ſe pre-
„ ſentent à mes yeux les cho-
„ quent d'abord, ou les laſſent à
„ la fin, par leur preſence conti-
„ nuelle ; il n'eſt rien d'agreable
„ icy bas que le degouſt que vous
„ m'y donnez ; l'inquietude qui
„ me ſuit toûjours, en vous cher-
„ chant ſans ceſſe, eſt le ſeul re-
„ pos de ma vie ; & ie le reſſens
„ d'autant plus viuement que l'eſ-
„ perance de vous trouuer m'eſt
„ infaillible. Il eſt vray ; ô mon
„ diuin Redempteur, pourſuiuoit-

elle, que le iour qui m'éclaire " ne me déplaiſt pas ; mais com- " me il ne paroit que pour me " dire à Dieu en paſſant, quel " plaiſir peut-on prendre à con- " templer la lumiere d'vn flam- " beau qui ne luit que pour s'é- " teindre. Il eſt vray ie le con- " feſſe, que ce iour qui éclate à " mes yeux, a des beautez qui " les attitent à ſon admiration ; " mais quand ie conſidere qu'il " ne luit que ſur vn ſanglant Au- " tel, où tout le monde doit ſer- " uir de victime. Ie ſuis contrain- " te de mépriſer le meſme éclat " qui m'ébloüit. I'auouë encore " que ſa lumiere a des innocen- " tes douceurs qui touchent mon " cœur par la veuë ; mais n'ay ie " pas ſuiet de me perſuader que " cette clarté eſt funeſte, ſi elle " ne me fait voir qu'vn Cime- "

„ tiere remply de tombeaux toû-
„ jours ouuerts. Ie cherche vn
„ iour ; ô Souuerain Createur de
„ toutes choſes, dont vous ſoyez
„ tout enſemble & l'Aurore, &
„ le Soleil. Ie cherche vn iour
„ qui tire ſa lumiere de voſtre é-
„ clat, pour eſtre auſſi durable
„ que vous-meſme. Ie cherche vn
„ iour qui ne me face voir que
„ vous ſeul, pour n'auoir plus
„ rien à ſouhaiter.

Conſiderez, MES DAMES, que tous les iours de voſtre vie ſont également funeſtes ; s'ils ne luiſent que pour vous montrer le chemin de la ſepulture ; que tous vos pas s'adreſſent à la mort, ſans ſçauoir en marchant toûjours, l'heure qui doit terminer voſtre voyage ; & que comme on ne vit icy bas que dans l'eſperance de viure, puis que châque

moment de noſtre vie criminelle atend par grace celuy qui luy ſuccede, on peut ſoûtenir encore que les iours du monde ſont des iours de funerailles, où l'on s'inuite au conuoy reciproquement: De ſorte que châque ſiecle voit finir en paſſant tout ce qui nait auec luy.

Imaginez-vous que les Aſtres concourent par leurs influences à l'execution des ordres de la Prouidence, dans toutes les choſes creées: D'où vient que tous enſemble s'acordent auec elle pour ruïner tout ce que la Nature produit, puis que la vertu de la generation ne luy eſt donnée qu'auec la neceſſité de la coruption. Ce qui vous doit perſuader le mépris de plus belles choſes du monde, comme étant de meſme nature que les fleurs, qui

ſuiuent le ſort du iour qui les fait naiſtre.

Ie veux que le Soleil ne vieilliſſe iamais, qu'il nous produiſe autant de nouueaux iours qu'il iette des diferens regards ſur noſtre Hemiſphere ; & que de la ſorte ſa lumiere nous paroiſſe éternelle, puis que nos yeux s'ouurent à ſon leuer, & ſe ferment quand il ſe couche ; il faut toûiours conſiderer qu'il mene la Mort en triomphe ſur ſon char lumineux, où elle atache en paſſant, toutes les choſes qui releuent de ſon Empire, dont cet Aſtre marque la durée, & que les iours meſme qu'il produit commencent & finiſſent ſur l'oriſon qui luy ſert de carriere.

Admirez à meſme temps cét eternel ſilence de la Nature, agiſſant d'vn ordre immuable, dans

le cercle où elle eſt enfermée, ſans parler que par ſon action continuelle. Le Soleil qui ſe leue & ſe couche ſur noſtre Hemiſphere, il y a tantoſt ſix mille ans, pour donner ègalement & la vie & la mort à toutes les choſes creées, puis qu'il fait leur deſtin par les pas de ſa courſe, nous rend auſſi muets que luy, à force d'étonnement, dans l'admiration de toutes ces merueilles. Les Cieux & leurs nouueaux Aſtres, tous ocupez, chacun à ſon office ne s'expriment que par leur mouuement reglé, & nous meſmes, qui vogons toûiours ſur cette mer orageuſe du monde, au vent de nos ſoûpirs, ne rencontrant iamais que des malheureux & des miſerables en noſtre chemin, ils ne nous aprennent rien de nouueau, eſtant inſtruits tous en-

ſemble dans vne meſme échole. Ce qui nous contraint à confeſſer que comme nous ne ſçauons que mourir, nous ne deuons apprendre qu'à viure, pour rendre noſtre mort auſſi heureuſe qu'elle eſt infallible.

Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer la ioye de Peritiens, quand apres vne nuit de ſix mois de durée, il courent aux champs pour celebrer en foule, au bruit de leurs aclamations, la naiſſance du iour, que l'arriuée de l'Aurore leur annonce. Car leur allegreſſe eſt ſi extreme, qu'eux-meſmes ne la peuuent témoigner que par des cris confus, dont le langage ſuplée au defaut des paroles, en ſe faiſant entendre mieux qu'elles.

Ce Peuple qui ſort des tenebres, dont il eſtoit enuironné

depuis ſi long-temps, ſe faiſant vn Dieu du Soleil, luy dreſſe mille Autels, où leurs cœurs ſont les premieres victimes, puis qu'ils y brûlent inceſſamment de ſon amour; & certes on peut dire que les regards amoureux qu'ils iettent ſur ſa lumiere naiſſante, ont la meſme ardeur de ſes rayons, s'ils n'en ont pas l'éclat.

De vous repreſenter les delices d'vne ame, ſortant des tenebres du monde, du peché, & du corps, où elle eſtoit enchainée, pour iouïr de la preſence de ſon Dieu; vos penſées peuuent marquer leur viſée beaucoup plus haut que ma plume. Imaginez-vous le contentement qu'il y a de ſe voir en Dieu, par la ſeule clarté de ſes regards, & d'admirer eternellement en luy-meſme toutes les perfections qu'il poſ-

ſede : ſa lumiere n'eſt pas comme celle du Soleil, qui ne luit que par interualle, & le plus ſouuent encore, au trauers des nuages, dont l'epeſſeur nous dérobe la veuë ; c'eſt vne clarté, qui étant eternele de ſa nature, produit vn comble de ioye, en ſa ſeule contemplation.

Les Peritiens ont beau celebrer dans des aclamations publiques, le retour du Soleil, cét Aſtre leur emporte à tous momens vne partie de leur ioye, puis qu'elle ſe diminuë à la meſure qu'il s'éloigne de leur Oriſon ; mais dans le Ciel l'ame eſt ſi fort vnie à ſon Dieu, auec les liens de l'amour, dont luy-meſme l'a remplie, que la clarté luy eſt auſſi propre par grace, que l'immortalité par nature.

Toutes les fois que ie fay

reflexion ſur la beauté de la lumiere, dont Dieu voulut orner & le Ciel, & la Terre, ie m'imagine que c'et vne éfuſion de luy-meſme, & vn rayon èmané de la ſource infinie de ſes clartez ; d'où vient qu'il a étably ſon Troſne dans le Soleil, afin que ſon iour, en le donnant à tous ſes ouurages ; exposât en veuë la main toute-puiſſante qui les a faits.

Mais repreſentez-vous que comme Dieu ſe rend viſible dans le Soleil, le Soleil ſe fait voir en toutes choſes, ſi chacune porte ſa lumiere auec-elle ; comme le carectere & la marque de ſon ouurier. Ne peut-on pas dire que les Elemens ſont autant de noueaux Aſtres, puis qu'ils eclairent la Nature en la production de tous ſes ouurages. Le feu nous

repreſente dans ſon ardeur celle du Soleil, l'air nous depeint ſa lumiere dans ſes éclairs, l'eau dans l'azur de ſes ondes, & la Terre dans ſes pierres precieuſes. N'at-on pas ſujet de croire encore, que les fleurs ſont autant d'étoilles qui luiſent à nos yeux, puis que toutes enſemble tirent leur éclat de celuy de ce bel Aſtre.

Vn Ciron eſt tout brillant de la clarté de ſa petiteſſe; comme à peine conceuable, & ſon éclat nous attache d'autant plus à ſa contemplation, que ſa vertu deuorante paroit enſeuelie à l'ombre de ſa foibleſſe ſenſible. Vne fourmy porte ſa lumiere dans ſa preuoyance continuelle, ſi d'vn ſoin perpetuel elle luy ſert de flambeau pour remplir le vuide de ſes petits greniers, où elle amaſſe

amaſſe le grain qui doit ſeruir à ſa nourriture, quoy que les vers luiſans, auſſi charitables que le Soleil, les éclairent de nouueau, durant l'obſcurité de la nuit, afin qu'elles ne perdent pas le temps de leur recolte, comme s'ils en partageoient le profit. Ce qui nous fait voir que la Terre n'eſt pas moins éclatante que le Ciel, puis que tout ce qu'elle contient dans ſon vaſte ſein nous ébloüit en l'admiration de ſa nature, remplie de merueilles toujours eſtrangeres à noſtre eſprit. Conſiderez encore que les tenebres meſme ſont enuironnées de clarté, ſi elles nous éclairent, en nous faiſant preuoir celles qui doiuent ſucceder au iour de noſtre vie.

Hé quoy, mon Dieu, diſoit " cette Saincte, tous les objets qui " ſe preſenteront à mes yeux, ſe- "

„ ront autant de flambeaux pour
„ éclairer mon eſprit en la con-
„ noiſſance de vos perfections a-
„ dorables, ſans eſtre touchée
„ d'vne enuie continuelle de les
„ admirer à la faueur de leurs
„ propres clartez.
„ Toutes ces creatures que vous
„ auez miſes au iour me parle-
„ ront inceſſamment de celuy de
„ voſtre Eternité, dont elles ti-
„ rent leur lumiere, & ie viuray
„ ſans inquietude en l'atante d'en
„ iouïr. Seigneur deſſillez mes
„ yeux, illuminez mon entende-
„ ment, échaufez ma volonté,
„ affin qu'en vous ſuiuant de plus
„ prez, ie vous connoiſſe mieux
„ pour vous aymer plus parfai-
„ tement. Il eſt vray que ces lu-
„ mieres qui éclatent dans tous
„ vos ouurages, retenant quel-
„ que choſe de la vertu de leur

ouurier, m'ébloüiſſent au lieu "
de m'éclairer, puis que la plus "
foible étonne mon eſprit en "
ſon admiration, plutoſt qu'elle "
ne l'inſtruit en ſa connoiſſan- "
ce. Ie n'ay beſoing que de la "
clarté de voſtre grace pour diſ- "
ſiper les tenebres du peché. "

Si les Cieux m'aprenent, dans "
leur courſe continuelle, qu'il "
faut terminer la mienne neceſ- "
ſairement, cette neceſſité nous "
eſt commune; ſi le Soleil mar- "
que les pas de ma courſe, la "
Prouidence tient conte des "
tours de ſon cercle; & ſi "
les Elemens, dans leur diſcor- "
de ſont d'accord de ma ruïne, "
la leur eſt infaillible. De ſorte "
que la lumiere de ces veritez "
m'ébloüit dans la confuſion où "
ie ſuis, au lieu de m'éclairer "
dans l'aueuglement où ie me "

„ treuue. Faites donc, ô mon doux
„ Sauueur, qu'elle-meſme me ſer-
„ ue de guide pour me conduire à
„ vous par vous-meſme; & qu'ain-
„ ſi le iour me mene au iour, &
„ la vie à la vie.

„ Quelle obligation vous ay-je;
„ ô Diuin Redempteur du mon-
„ de, d'y auoir alumé pour mon
„ inſtruction autant de flambeaux
„ qu'il y a des creatures, mais
„ comme ie ne ſçaurois connoi-
„ tre ſenſiblement voſtre toute
„ Puiſſance que par le neant d'où
„ vous m'auez tirée, faites qu'il
„ me ſerue toûjours d'obiet, puis
„ que ie ne ſçaurois retourner à
„ vous, que par la meſme corru-
„ ption qui ma donné l'Eſtre.

„ Ie penſe inceſſamment à ces
„ iours anciens qui étoient auant
„ le Temps, & qui ſeront apres
„ les ſiecles, ayant de la peine à

ſuporter l'éclat de ce faux iour " de la Terre, qui ne luit que " ſur des tombeaux à des agoni- " ſans. "

Quand verray-je vn iour, ô " mon Dieu, pourſuiuoit-elle, " dont l'Eternité ſeule marque " les heures; Quand auray-je les " yeux atachez à la contemplatiõ " de ſa belle lumiere, ſans aprehen- " der l'arriuée de la nuit. Seray-je " toûjours éclairée d'vn Soleil " qui fuit de moy, à meſure qu'il " s'en approche, reſpireray-je in- " ceſſamment à l'ombre des te- " nebres qui partagent le temps " de ma vie. Mais puis que la ne- " ceſſité de ma condition mortel- " le & periſſable m'impoſe ces " loix, Seigneur, continuoit-elle " encore, faites que mon cœur " ne s'éloigne jamais de vous, " afin qu'étant en voſtre preſen- "

„ ce, ie trouue le iour au milieu
„ de la nuit.

Repreſentez-vous, MES DAMES, que la vie n'a qu'vn iour, ce iour qu'vne heure, & cette heure qu'vn moment, d'où dépend l'Eternité. Car comme on n'eſt couronné qu'au bout de la carriere, tout ce que vous faites ne conſiſte qu'en la derniere action qui ſeule produit la recompenſe des autres. De ſorte que le temps de la vie qui ſe termine à ſon dernier inſtant, ne dure pas d'auantage, puis qu'il comprend & en ſa nature, & en ſa vertu, toutes les années qui l'ont precedé.

Quand voſtre vie dureroit vn ſiecle, elle n'a qu'vn iour; & quoy que le Soleil ſe leue & ſe couche pluſieurs fois ſur voſtre Oriſon, c'ét touſiours vn meſme

Aſtre qui vous éclaire. La diuerſité de ſes regards marque en aparence la diuerſité des iournées.

Sçachez enfin que le iour de la vie, de la mort, & du Iugement n'eſt qu'vne meſme choſe, puis que chaque inſtant vous peut voir viuantes, mortes, & condamnées. Que comme vous viuez auec plaiſir ſans y penſer, vous mourrez auec peine, ſans l'auoir preueu, & que vous vous damnerez auec vn remorts inutile, ſans auoir jamais conſideré que le dommage en eſt irreparable; Que vos plaiſirs paſſez ſont toûjours preſens à Dieu pour les punir, que ſa Iuſtice tardiue eſt plus ſeuere, & qu'il faut neceſſairement brûler du feu de ſon amour, ou éprouuer celuy de ſa vengence. Que toutes

vos penſees, vos paroles, & vos actions, doiuent eſtre eternellement recompenſées, ou punies, ſi toutes enſemble ont pour objet l'Eternité. Que le vent de voſtre reſpiration marque les pas de voſtre courſe, ſans que la mort du ſommeil en puiſſe alantir le mouuement ; quoy que vous ſoyez immobiles, & que le Soleil ne ſe leue tous les matins, en vous donnant vn nouueau iour, que pour vous annoncer les aproches de celuy de l'Eternité, dont voſtre mort innocente doit eſtre l'aurore.

„ Ie me leueray au point du „ iour pour chercher à la clarté „ de luy-meſme le bien aymé de „ mon ame, puis qu'il paroit toû„ jours en ſon Orient, diſoit cet„ te bien-heureuſe Princeſſe, ne pouuant viure contante en l'ab-

ſence de ſon Dieu ; & comme il a pris plaiſir à ſe peindre de ſa main propre, dans le Soleil, elle admiroit tous les matins les beautez de ſon portrait, ſur vne ſi belle toile, & en cette admiration, preſſée d'vn ſentiment de ioye, dont l'excez impoſoit ſilence à ſa bouche, pour faire parler ſon cœur, elle exprimoit ſes penſés par des ſoûpirs auſſi muets qu'elles ; mais imaginez-vous en cela, MES DAMES, ce que ie ne puis vous dire.

tierce

LE BREVIAIRE DES DAMES.

CHAPITRE TROISIESME.

à Tierce.

SAINTE Clotilde vous persuade, MES DAMES, d'assister de pensée à l'Office de Tierce qu'elle celebroit dans son Oratoire, en la Meditation de ce faux éclat,

dont elle étoit enuironnée, par celuy des ſuperbes habits qu'elle portoit tous les iours; ayant deuant les yeux le Tableau de Saincte Marie Egyptiene, parée en ſa nudité de la ſeule robe d'innocence.

Cette grande Reyne, dans la contrainte où elle étoit de pareſtre en publiq, auec les ornemens afectez à ſa condition, s'enfermoit tous les matins en ſa petite celule pour d'époüiller ſon ame de tous les ſentimens d'orgueil que les riches robes, dont on deuoit couurir ſon corps, luy pouuoient donner, & en cette penſée, touchée ſenſiblement du mépris de ſoy-meſme, elle s'écriet; mon Dieu, apres vous auoir donné mon cœur ie vous preſente ce miſerable corps couuert de ſes propres

miſeres, auant qu'on les cache à l'ōbre des ſuperbes habits, dont il doit eſtre paré. Ie ſçay bien qu'il a eſté conçeu en peché, enfanté en douleur, & éleué dans les infirmitez de ſa nature mortelle & periſſable: mais comme les grandeurs, où voſtre ſeule bonté m'a éleuée, le déguiſent ſi fort qu'on a de la peine à connoitre ſes defauts, rendez les toûjours ſi preſens à mes yeux, ſous quelque faux iour qu'on les coure; qu'ils ne ſoient iamais à couuert de mes regards, pour demeurer toûjours rabaiſſée dans mon neant; comme la ſeule glace de miroir qui ne flate point. Vn corps comme le mien pourſuiuoit-elle, mon Redempteur, ne doit eſtre couuert que de la pouſſiere, dont il eſt formé, & de la ſueur des trauaux,

où mes pechez la destinent.

Ce n'est pas que l'or & la soye, dont il est d'ordinaire reuétu, ne soient d'vne matiere aussi perissable que luy, mais la vanité se glisse dans l'ame par tant d'endroits, qu'il est d'autant plus malaizé de s'en defendre, qu'on se treuue naturellement disposé à se laisser vaincre par vne si douce ennemie. Ie renonce, ô mon Doux Sauueur, continuoit-elle, à tous les soins qu'on peut prendre pour embellir ce corps, toûjours agonisant, puis qu'il ne vit pas seulement du iour à la iournée ; mais d'instant à instant, sans en pouuoir marquer d'infaillible que celuy qu'il respire. On a beau me parer d'vne couronne, & me donner vn Sceptre, c'et acumuler terre, sur terre, & vnir la poudre auec la cendre,

puis que la teſte & la main qui les portent ſont de meſme matiere. Ie ne pretens qu'vne couronne d'épines, & vn Sceptre de Rozeau, comme les marques d'vne Royauté, dont vous auez eterniſé l'Empire.

Cette bien heureuſe Princeſſe, auoit toûiours l'eſprit ataché par les yeux ſur le portrait de cette grande Saincte, l'ornement des deſerts, laquelle s'étoit fait vne robe de ſes cheueux, apres auoir vzé ſa derniere par la longueur du temps, en couchant ſur la terre, & à cét obiet elle exprimoit les ſentimens de ſon cœur en ces paroles.

Que c'ét eſtre richement parée, ô mon Dieu, diſoit-elle, quand on a le bon-heur de vous plaire; que c'et eſtre vétuë à ſon auantage quand on peut attirer

vn ſeul de ſes regards ; que les habits qu'on porte doiuent eſtre precieux, quand ils empruntent leur éclat de celuy de voſtre preſence. Aquoy ſeruent tous ces ſuperbes veſtemens que la vanité met en œuure, & l'art au iour pour embellir nos corps ſi nos ames ſont enuironnées d'horreurs, comme noircies de leurs crimes : ô diuin Createur de toutes choſes, continuoit elle encore : puis que les ſeuls ornemens de la vertu me peuuent rendre agreable à vos yeux, ie me dépoüille de volonté & de penſee, de tous les riches habits qu'on me preſentera, auant que i'en ſois parée, pour détacher mon cœur des ſentimens de complaiſance qu'il en pourroit auoir.

Elle auoit de la peine à retirer ſes yeux de deſſus ce Tableau, qui étoit

étoit dans ſon Oratoire, ayant l'eſprit remply d'admiration en la penſée de cette grande Sainte, dont la pureté étoit ſi grande, qu'elle luy oſtoit la pudeur de la nudité de ſon corps ; comme s'il eut eſté dé-ja glorifié.

Admirables effets de la grace, qu'vn corps corrompu de ſa Nature, deuienne tout à coup inſenſible aux paſſions, impaſſible aux douleurs, infatigable au trauail, & qu'il reſpire inceſſamment dans la diſpoſition continuelle du peché, à l'ombre de l'innocence ; auec autant de repos que de bon heur.

Admirables effets de la grace, diray-ie encore, qu'vn ſexe ſi foible, ſi timide, & ſi fragile, triomphe dans vn moment de toutes choſes par ſa force, par ſon courage, & par ſa conſtan-

ce, que l'horreur des deſerts & l'effroy de leur ſolitude ; que le jeuſne perpetuel dans la diſete de toutes choſes, & le martyre renouuelé à toute heure, dans la ſouffrance continuelle des injures du temps, ne puiſſent alterer également ny ſon humeur, ny ſa volonté ; c'eſt la merueille de la grace, qu'on ne ſçauroit conceuoir que par ſa ſeule clarté.

Mais repreſentez-vous encore la vertu de cette Saincte, dans ſa nudité perpetuelle, ayant impoſé à ſon corps cette eternelle penitence pour des crimes limitez ; & quoy que ſes premieres larmes en euſſent éfacé la tache, elle vouloit que ce fut vne victime toûjours ſaglante, comme toûjours expoſée au martyre des ronces, & des épines dont il

étoit percé à tous momens. Elle l'abandonoit aux rigueurs de toutes les saisons, afin qu'elles mesmes fussent témoins de son suplice, apres l'auoir esté de son peché.

Et c'étoit en la meditation de ces veritez que nostre bien-heureuse Clotilde, s'écriet encore hautement, comme touchée de douleur auec excez de ne pouuoir aymer de mesme.

Seigneur, Puis que vous permetez que l'exemple de cette Saincte me serue de leçon pour m'instruire, en me seruant d'objet pour m'animer, faites que ie cherche d'orénauant les plaisirs dans les peines en affligeant mon corps pour consoler mon esprit; Hé quoy mon Dieu, disoit-elle, vne pechereſſe innocente dés le moment qu'elle confesse son pe-

ché, par le regret qui luy en demeure, s'impoſera elle-meſme vne nouuelle peine qui n'aura fin, ny interualle, & ie vous offenceray tous les iours, ſans preuenir voſtre Iuſtice par vn repentir neceſſaire, ou par vn châtiment merité.

Faites que mon Oratoire me ſerue de deſert dans ſa ſolitude, & que mon ame toute nuë en ſa ſimplicité, s'expoſe aux rigueurs de voſtre iuſte colere, pour ſouffrir en ce monde les tourmens qu'elle pourroit endurer en l'autre. Condamnez-la au ieuſne perpetuel de ſes enuies déreglées, faites luy reſentir l'ardeur de ſes paſſions alluieties; & comme elle eſt toute dans châque partie du corps, affligez les toutes enſemble d'autant de diuerſes douleurs qu'elle leur

communique de differens eſprits, afin qu'elle ſouffre à ſa façon de voir détruire ce qu'elle anime, & ne permettez pas s'il vous plaiſt, puis que mes grandeurs ſont imaginaires qu'elles luy paroiſſent veritables, à la lumiere du faux iour qu'elles-meſmes produiſent, afin qu'ayant toûjours deuant les yeux cét obiet du Tombeau, où mes ſuiets doiuent confondre leur ſeruitude auec ma Souueraineté, par noſtre commune deſtinée, ie me cherche dans mes miſeres pour me treuuer dans mon neant.

MES DAMES, vos ſuperbes habits ſont autant d'obiets qui vous donnent de nouuelles leçons de vanité pour vous méconnoitre, comme ſi en cela vous n'eſtiez pas aſſez ſçauantes. Vous faites mon-

tre tous les iours de vos Riches Robes, de meſme que le Pan fait de ſes belles plumes ; mais vos pieds vous deparent ſi fort, ie veux dire voſtre condition toûjours mourante, qu'on ne vous peut conſiderer que comme des victimes, qu'on mene en triomphe ſur l'Autel de leur ſacrifice, puis que le chemin que vous tenez aboutit au Tombeau.

Ie veux que vous atiriez mille regards d'admiration, ou d'amour, ils ſont touſiours acompagnez d'autant de ſoupirs de pitié, ou de regret, dans la penſée de vos miſeres, comme de nouuelles ombres inſeparables de vos corps: De ſorte que le plaiſir qu'on a de vous regarder ne pouuant durer qu'autant de temps qu'il en faut pour connoitre la cauſe qui le produit, on ceſſe en

vn meſme inſtant d'admirer vos beautez, pour commencer de pleindre vos mal-heurs.

La nudité de nos Peres dans le Paradis terreſtre, fait voir que l'Innocence porte ſes ornemens & ſes parures auec elle, & qu'à la naiſſance de la Nature la pureté de l'ame ſe tranſmetant toute entiere dans ſon corps, il fuyoit l'ombre pour s'expoſer au iour qu'il tiroit de luy-meſme. D'où vient que la vertu que produit la pudeur ſuſpendoit en cela ſon action, puis que la honte n'auoit pas encore couuert de rouge leurs viſages, dans la méconnoiſſance où ils eſtoient du peché. Mais deſlors que la deſobeïſſance les eut rendus coupables, ils ne fuyoient pas ſeulement la preſence de leurs Iuges, mais encore celle d'eux-meſmes, ne pou-

uant ſouffrir la veuë de leur hon-
te, comme auſſi effroyable que
leur faute.

Mes Dames, de quelque ſu-
perbes habits dont vous pariez
vos corps, le bourrelement de
voſtre conſcience, qui eſt la pu-
deur de l'ame, dans la memoire
de ſes pechez, vous doit couurir
de confuſion, à la veuë de Dieu,
& de vous meſmes, conſiderant
l'horreur de vos crimes. Ozez
vous fouler la terre d'vn pied
dédaigneux, ſi chaſque trace de
vos pas peut marquer celle de
voſtre ſepulture; Ozez-vous in-
fecter l'air du vent de vos ſou-
pirs criminels, ayant le cœur rem-
ply d'vne vaine gloire, ſi ce meſ-
me cœur ne reſpire à tous mo-
mens que par grace, ſans en a-
uoir vn ſeul d'aſſeuré.

I'excuſe veritablement l'or-

gueil du Pan, quand apres auoir étalé au Soleil les belles plumes de ſa queuë, il ſe mire dans leurs glaces, où il ſe voit enuironné d'vn éclat auſſi brillant que celuy de cét aſtre, puis qu'en cela il n'admire que les beautez qui luy ſont propres, & dont la Nature a pris plaiſir de le parer.

Mais de quelle raiſon, MES DAMES, pouuez vous iuſtifier voſtre arrogance, ſi tous les ornemens, dont vous couurez vos deffauts ſont empruntez de l'Art, dans la neceſſité où vous eſtes reduites de les cacher à l'ombre de ſon induſtrie, ſans conſiderer que les vers ſont les artiſans des étofes qui vous ſeruent de parure, & que vous leur ſeruirez bientoſt vous-meſmes de curée apres auoir tiré vanité de leur ouurage.

Vous auez beau parer vos

corps, le temps les vze à l'ombre de leur parure ; & quoy qu'ils en changent ſouuent ; comme c'eſt leur propre de mourir à tous momens, ils infectent tout ce qu'ils touchent, & reduiſent en la meſme poudre, dont ils ſont formez, tout ce qui leur ſert d'ornement.

Conſiderez combien de robes de diuers prix, & de differentes façons vous auez vſées, dont il ne vous reſte qu'vn triſte ſouuenir, dans la neceſſité de rendre conte de leur vſage; & repreſentez-vous en ſuite que toutes celles que vous porterez ſuiuant le ſort des autres, ne ſubſiſteront à la fin que dans voſtre memoire pour affligervôtre eſprit, vous laiſſant toûjours dans voſtre premiere nudité, dont la Terre ſeule peut couurir l'horreur. Parez-vous donc

tous les iours par humeur, il faut vous deparer toutes les nuits par neceſſité, & quelque induſtrie que vous employez à vous conſeruer, le Temps vous ruïne en cachete, & vous fait vieillir au dedans, pour rendre inutiles les ſoins que vous prenez de r'ajeunir au dehors.

Que l'inuention de la Magdelene me paroit admirable, dans le deſſein de ſe parer pour ſe rendre agreable aux yeux de ſon diuin Maiſtre. Voyant que le Temps vzoit ſes habits, elle ſe fait vne robe du Rocher qui luy ſert tout à la fois, & de chambre, & de lict, ſans employer ny le ſciceau ny le marteau en cet ouurage: parce que comme elle ſçait que l'eau caue la pierre, elle pleure toujours pour y trauailler ſans ceſſe, & ſon trauail eſt ſi heu-

reux, qu'elle s'habille à la mode de l'Eternité, puis que ſon habit eſt à l'épreuue des Siecles.

Quel prodige d'amour, incognu à la Nature, de metamorphoſer ſon corps en rocher, & ſes yeux en fontaines, puis qu'on a de la peine à diſtinguer cette heureuſe penitente de la pierre qui la couure.

O la belle Robe, MES DAMES, ô! la riche parure! ô le precieux ornement! ne vous eſtonnez pas ſi les Anges décendent en Terre pour contempler cette heureuſe pechereſſe, cét habit eſt hors de prix pour ſa façon, & hors d'exemple pour ſa matiere.

Mais ne peut-on pas dire de cette grande Sainte, que c'eſt vne victime toujours immolée, & toûjours viuante, puis qu'en abandonnant ſa vie à toute ſorte

de ſouffrances, elle ſe ſacrifie à tous momens, ſans voir jamais la fin de ſon ſacrifice, pour en éterniſer la douleur.

Quel ſtratagéme d'amour, d'en vouloir mourir par vne vie touſiours agoniſante? comme ſi elle ne pouuoit viure qu'en reſpirant dans des abois continuels. Sçachez toutesfois, que deſlors qu'elle commença d'aimer, elle ceſſa de ſouffrir; quoy que ſes peines ne fuſſent point moderées, parce que ſon cœur qui ne pouuoit ſoupirer de deux diferentes paſſions tout à la fois, ſe laiſſant maitriſer à l'amour, ſe rendoit inſenſible à la douleur.

Que c'ét vn mêchant métier, MES DAMES, d'eſtre toûjours occupées à vous habiller & des-habiller; comme ſi vous n'eſtiez capables d'autre choſe. Quel eſt vo-

ſtre obiet, ſi c'ét de donner de l'amour, faites vous aymer des Anges plutôt que des hõmes. Quand vous auriez aſſuiety ſous voſtre Empire toute la Terre, vous ne ſeriés maitreſſes que d'vn Cimetiere, quand tous les mortels ſeroient vos ſuiets, ce nombre infiny de miſerables diminuëroit voſtre gloire, au lieu de l'augmenter, puis qu'ils ne vous ſçauroient rendre qu'vn tribut de vent, & vn hommage de fumée. Vous ſongez toûjours à parer ce corps; il pourrit à veuë d'œil, vous cherchez de nouuelles étofes pour le veſtir, & le Temps prend à tous momens la meſure de ſa derniere robe.

Helas mon Dieu, diſoit Sainte Clotilde, pourquoy m'auez vous donné les grandeurs en partage, puis que vous auez eu les miſe-

res en propre ; vous m'auez éleuée ſur le plus haut troſne de la Fortune, & ie vous voy r'abaiſſé au dernier degré de l'infamie. Reprenez Seigneur, reprenez s'écriet-elle, ce qui eſt voſtre, & rendéz moy ce qui m'apartient ! Vous eſtes la ſource inépuiſable de l'honneur & de la gloire, ſoyez donc eternellement glorifié ; & comme ie ſuis vn ſuiet de mépris & de miſere, il eſt iuſte que ie demeure dans mon neant, acablée de confuſion. O que les ornemens de voſtre Royauté, mon diuin Sauueur, pourſuiuoit-elle, ſont diferens de ceux que ie porte. Il eſt vray, vous eſtes couronné ; mais c'ét de ronces, & d'eſpines ; vous portez vn Sceptre à la main, mais ce n'eſt qu'vn roſeau ; vous eſtes couuert de pourpre, mais c'et de celle de voſtre ſang.

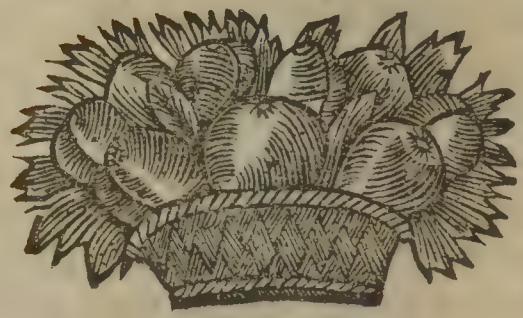
Changeons de liurée ; ô mon doux Maiſtre, continuoit-elle encore. Ie dépoſe à vos pieds, comme ſur vn autel de ſacrifice, toutes les marques de mon authorité imaginaire, pour m'acquitter de l'hommage que ie dois à voſtre puiſſance infinie.

Ie vous rends, ô mon Dieu, diſoit-elle, en ſuite, toutes les grandeurs que vous m'auez données, & ne m'en reſerue que les titres, puis qu'ils ſe forment de vent. Que ie ſois Reyne, dans la bouche de mes ſuiets, ie ſeray touiours ſuiette, dans ma creance, de meſme que dans mon ſentiment pour ne tirer pas auantage de cette qualité qu'ils me donnent, & toutes les fois que ie parétray en publiq, parée des ornemens de ma condition ; fortifiez-vous s'il vous plaiſt

vous plaiſt, ô mon Dieu, des proteſtations que ie fay de me detacher de tous les ſentimens de vanité, dont leur eclat en eblouïſſant mes yeux, pourroit deceuoir mon ame. Ie ne ſuis qu'vn monceau de Terre, elevé ſur la Terre, qui s'aplanit à toute heure iuſques à ce qu'il ſoit vny comme elle, pour eſtre foulé auec elle ; de quoy me puis-je enorgueillir ? Ie ne ſuis qu'vne maſſe de poudre, que le vent de mes ſoupirs diſſipe peu à peu, en vieilliſſant ſans interualle ; quel ſujet puis-je auoir de m'eſtimer plus que les autres. Enfin ie ne ſuis qu'vn Coloſſe de cendres que le feu de ma mourante vie produit à tous momens, en deuorant mon corps ſans ceſſe, ſur quel fondement éleueray je ma vanité ? Seigneur, ſous quel-

que habit que-ie paroiſſe deuant vous, ie vous repreſente la nudité de mon ame, puis que ie m'en dépoüille de penſée & de volonté, auant que i'en ſois parée.

La meditation de ces veritez, MES DAMES, ſeruoit d'entretien tous les matins à cette Sainte Princeſſe, dont ie vous laiſſe l'exemple pour miroir.



Sexte

LE BREVIAIRE DES DAMES.

CHAPITRE QVATRIESME.

à Sexte.

SAINTE Christine, MES DAMES, vous appelle à l'Office de Sexte, qu'elle dit délors qu'elle est habillée, dans son Oratoire, com-

mençant la iournée par la meditation du mépris qu'elle doit faire des occupations qui luy peuuent oſter la penſée de ſon Dieu.

Elle auoit deuant les yeux le Tableau de Marthe, & de Magdelene, ocupées diuerſement, l'vne en l'exercice de ſes afaires domeſtiques, & l'autre en l'entretien de ſon diuin Sauueur; iugez laquelle des deux eſtoit plus ſatisfaite. Marthe ſe donnoit toute entiere à l'occupation du menage, ne pouuant detacher ſon eſprit des ſoins qu'elle y prenoit, & Magdelene, apres s'eſtre abandonnée ſous la protection de ſon diuin Maiſtre, ſe treuuoit engagée à ſa ſuite par des charmes ſi puiſſans, qu'elle n'eſtoit plus capable de plaiſir que pour l'entendre.

O doux Redempteur de mon " amé, diſoit Sainte Chriſtine, " en la Meditation de ces veri- " tez, puis que ie n'ay d'autre af- " faire au monde que celle de " me ſauuer, rempliſſez conti- " nuellement mon eſprit de cet- " te ſeule penſée : puis que ie " cours ſans ceſſe au Tombeau, " faites que ie ſonge toûjours à " terminer heureuſement ma " courſe : puis que châque mo- " ment de ma vie peut-eſtre ce- " luy de ma mort, rendez la auſſi " preſente à mes yeux qu'elle eſt " ſenſible à mon cœur. A quoy " ſeruent les ſoins que ie prens " de me rendre abſoluë ſur mes " ſuiets, ſi ie ne le ſuis ſur mes " paſſions ; quel auantage puis-je " tirer des grandeurs de mon Em- pire, ſi ie releue toûjours de ce- luy du Temps ; & quel regret

auroy-je, apres auoir eſté Reyne ſur la Terre, de me voir eſclaue dans les Enfers. Eloignez de mes yeux, Seigneur, pourſuiuoit-elle, tous les objets qui me peuuent ſeparer de vous, ie veux ſonger ſans ceſſe à la mort, puisque ie ne ſçay rien faire que mourir : Ie veux trauailler continuellement à mon ſalut, puisque toutes mes actions ont l'Eternité pour viſée : Ie veux viure auiourd'huy pour viure toûjours, puis que la vie éternelle eſt la ſeule vie de mon ame. La Fortune peut oſter tous les biens qu'elle donne, i'en mépriſe les preſens : le Monde n'a rien de propre que les miſeres ; ie renonce aux pretentions que i'y ay : la vie a des douleurs qui durent autant qu'elle ; quel ſuiet ay-ie de l'aimer.

MES DAMES, toutes vos entrepriſes ſont invtiles ſi voſtre ſalut n'en eſt l'obiet : trauaillez à l'établiſſement de vos grandeurs à tous momens, vous verrez toûiours le commencement de voſtre trauail, à la fin de voſtre iournée, puis que vous n'aurez rien auancé : acumulez treſors ſur treſors, vous connoitrez vn iour que la vraye richeſſe ne conſiſte qu'au mépris de toutes enſemble, prenez vos plaiſirs en tout temps, le temps vous manquera pour vous en repentir. Contentez vos enuies ; la peine de leur crime vous demeurera, auec le regret inutile de l'auoir commis.

Il eſt vray chacun vſe de ſon temps comme il luy plaiſt, mais il faut rendre conte de cét vſage : chacun vit à ſa mode ie l'auoüe, mais il faut iuſtifier cette

façon de viure: ce n'eſt pas que tout le monde n'ait enuie de ſe ſauuer, mais on meurt dans ce deſir, & l'on eſt damné en éfet: Nos bonnes œuures demeurent dans nos penſées, & nos crimes ſont dans nos actions. Chacun ſe fait ſon Oroſcope, en prolongeant ſa vie à la meſure de ſes deſirs, & la Prouidence qui en ordonne autrement nous fait treuuer ſouuent le bout de noſtre carriere, au premier pas de noſtre courſe. La Nature produit aueuglement ſes ouurages, ſans en pouuoir marquer la durée, leur deſtin ſe fait dans le Ciel, & ceux qui le cherchent en terre, n'y treuuent que le regret d'auoir perdu leur temps. On a beau conſulter les aſtres, ou ſoymeſme, & tirer quelques lumieres de l'experience, Dieu a ſes

ordres ſecrets & incognus, dont on ne peut connoitre ny la raiſon ny la cauſe : il ſuffit pour noſtre repos de les preuenir de noſtre ſoumiſſion, dans noſtre obeiſſance aueugle.

La Magdelene auoit de quoy s'occuper comme ſa ſœur Marthe ; mais elle conſideroit que l'affaire de ſon ſalut eſtoit plus importante que toutes les autres, & que pour en voir vn fauorable ſuccez, il y falloit penſer toûiours & y trauailler ſans ceſſe. Ce qui l'atachoit ſi fort de cœur par les oreilles, aux diſcours de ſon Sauueur, qu'elle s'imaginoit de voir le Paradis ouuert, toutes les fois qu'il ouuroit la bouche.

Ce n'eſt pas que Marthe ne trauaillat à ſon ſalut, par vne maniere diferente, puis que l'ob-

iet de ſon action eſtoit innocent; mais comme ſon cœur regardoit la Terre, ſes ſentimens retenoient quelque choſe de cét Element; & d'ailleurs quoy qu'elle marchat dans les voyes de la Iuſtice, ſa marche eſtoit ſi lente, qu'on eut pû s'ennuyer à ſa ſuite, dans le deſſein de la deuancer. D'où vient que ſa ſœur Magdelene, animée d'vne ardeur proportionée au feu dont elle eſtoit embraſée, la laiſſoit touiours en chemin, quoy qu'elles partiſſent toutes deux enſemble pour faire vn meſme voyage. Celle-cy ſe laiſſant maitriſer à ſon amour ſe rendoit inſeparable de ſon obiet, & celle-là ſe tenant atachée à ſon deuoir ſe contentoit de ſuiure les voyes que luy-meſme luy traçoit ſans tourner viſage d'vn autre coſté.

Ce qui nous fait voir que la meſure de l'amour marque le degré de nôtre puiſſance, en l'execution de nos deſſeins. Magdelene entreprend beaucoup, parce qu'elle aime extremement; elle ne peut regarder la Terre puis que le Ciel eſt ſon vnique obiet; & quoy qu'elle ſoit dans le monde, elle croit s'en eſloigner d'autant plus qu'elle s'aproche de celuy qui l'a creée.

Parlez touiours, diſoit-elle, en elle-meſme, ô mon Dieu, ie ſuis toute oreillée pour vous écouter. Ie ne cognoy le iour que quand ie vous voy, puis que vous eſtes la ſeule lumiere & de mes yeux, & de mon ame: ie ſuis ſourde à toute ſorte d'armonies, fors qu'à celle de voſtre voix, comme animée de toutes les douceurs imaginables. Que

Marthe s'entretiene auec le monde en ſon langage, ie ne veux aprendre que le voſtre, pour parler toûiours de vous à vous meſme ; que Marthe vous ſuiue de loin, ie ſeray inſeparable de voſtre ombre ; que nos penſées ſont diferentes, encore qu'elles ayent vn meſme obiet. Marthe vous loge dans ſa maiſon, & moy dans mon cœur, elle employe tous ſes ſoins à vous y receuoir ; & moy tous mes efforts à vous y arreſter.

Ha, MES DAMES, qne l'entretien d'vn Dieu eſt charmant ; ie ne m'eſtonne pas ſi Magdelene ne deſire rien, puis qu'elle poſſede tout : Elle ne peut ſoûfrir les reproches que ſa ſœur luy fait, parce qu'elle connoiſt ſenſiblement l'iniuſtice de ſes plaintes. Ce n'eſt pas que toutes deux

ne trauaillent à meſme fin ; mais Marthe ne s'amuſe qu'à r'amaſſer des fruits pour en faire gouter à ſon Maiſtre, & Magdelene, apres auoir cueilly des fleurs, ajoûte ſon induſtrie à ſon preſent, puis qu'elle luy en fait des Couronnes.

MES DAMES, vn cœur partagé cherche maiſtre, il faut tout quiter pour ſuiure ce diuin Sauueur, ſongez à vos afaires domeſtiques, mais ſans atache, trauaillez à leur ſuccez, mais innocemment. Vous voyez que Dieu treuue étrange le ſoin que Marthe prend à ſon ménage, parce qu'elle s'y occupe toute entiere, & n'on contente de s'abandonner à ſon trauail, elle perſuade Magdelene de ſuiure ſon exemple, ſans conſiderer qu'vne eſclaue n'a plus de liberté, & que

de la ſorte ſa ſœur, qui eſt enchaiſnée de cœur, & d'eſprit aux pieds de ſon Maiſtre, ne peut prêter l'oreille à ce qu'elle luy dit, elle ayme la neceſſaire, elle ſuit l'vtile, elle s'atache à l'infalible.

Toutes vos occupations, MES DAMES, ſont d'ordinaire des ieux d'enfant, vous employez vne iournée entiere à voſtre coëfure, & l'arriuée de la nuit vous oblige à vous décoëfer, de ſorte qu'apres auoir mis vn long-temps à vous parer, le temps vous manque ſouuent à vous faire voir parées. Que ſi vos beautez cherchent leur iour dans la nuit, pour cacher leurs defauts à ſon ombre, repreſentez-vous, en voyant allumez les flãbeaux qui vous éclairent, que comme il y a fort peu de diference d'vn corps agoniſant à vn corps mort, toutes

ces lumieres, dont vous eſtes enuironées, ſont autant de flãbeaux mortuaires, qui luiſent par auance autour de voſtre tombeau, afin que tous ces obiets ſe rendant funeſtes dans voſtre penſée, celle de voſtre neant vous faſſe ſouuenir que vous vous oubliez.

Mais cependant les iours & les nuits ſe paſſent en ce comerce ordinaire, & ce ſont vos plus ſerieuſes afaires, que ſi voſtre intereſt domeſtique vous atache à de plus importantes, les ſoins de celles de voſtre ſalut ſont toûjours à venir, puis que vous en remetez la deciſion au lendemain, iugez du danger que vous pouuez courre.

Celle-là ne ſongera qu'à voir la fin de ſes procez, ſans conſiderer que celuy qu'elle a auec les Demons pour les pretentions du

Ciel eſt ſur le Bureau, dont l'intereſt & le dommage ſont irreparables.

Celle-là n'aura d'autre ſoin que de marier richement ſa fille en luy donnant vn mary qui ait beaucoup de bien, ſans s'informer ny de ſon humeur, ny de ſon merite, & Dieu permet ſouuent que le iour de ſes funerailles, deuance celuy de ſes nopces; que ſi les vœux de cete Mere ſont exaucez, elle laiſſe dans le monde vne heritiere de ſes mauuais preceptes & de ſes hõteux exemples, puis que la Maiſtreſſe & l'Ecoliere viuent & meurent dans l'oubly de leur deuoir, & dans l'atache des biens periſſables qui font leur Paradis imaginaire en ce monde, & leur veritable Enfer dans l'autre.

L'vne ſe met en peine de cher-

cher

cher les Anciens titres de ſa maiſon pour preuuer ſa nobleſſe, comme ſi la vertu n'en étoit pas le premier temoing. On ne s'enquerra pas quand elle mourra, quels ſont ſes parens, mais plutoſt quelles ont eſté ſes œuures. Et ſi elle n'eſt heritiere de la gloire des ſes anceſtres auſſi bien que de leurs treſors, ſa nobleſſe la couure de honte au lieu de la combler d'honneur. Et apres tout que luy ſert-il d'eſtre née grande, ſi elle meurt criminelle : vn berceau couronné, & vn cercueil couuert de fleurs de Lys, n'exemptent point vn corps de pourriture, ny vne ame de damnation.

Ne vous laiſſez iamais ſurprendre, MES DAMES, ou il va de voſtre ſalut vous ne ſerez Nobles, belles, & riches deuant

Dieu, qu'au poix de vos œuures, puis que ſa Iuſtice donne les prix, & de quelque Race que vous ſoyez ſorties, ſi voſtre vie, n'eſt auſſi Illuſtre que voſtre Nom, vous ne ſerez grãdes qu'en malheur. Ie ſçay bien que la Nature & la Fortune peuuent donner les Couronnes, mais celuy qui les porte doit auoir plus de honte que de plaiſir, s'il ne trauaille à les meriter, en renouuellant leur façon par ſa propre induſtrie.

Ie vous écouteray toûjours, mon Dieu, diſoit la Magdelene, pour m'inſtruire à vous aimer, puis que le monde ne m'enſeigne qu'à vous haïr. Vous ſçauez ce qui m'eſt neceſſaire, ie m'abondonne aueuglement à voſtre Prouidence afin qu'elle ſoit tout à la fois, & mon conſeil, & ma

conduite. Les felicitez que i'ay ſouhaittées en voſtre abſence, m'ont renduë malheureuſe dans leur poſſeſſion, ie ne puis eſtre heureuſe qu'aupres de vous, & par vous meſme, comme la ſource jnepuiſable de tous les biens qu'on peut eſperer.

L'autre établit ſon repos dans les delices d'vne condition eleuée au deſſus de toutes ſortes de neceſſitez, ſe voyant à l'abry des ateintes de la Fortune: & tous ſes ſoins ne viſent qu'à prendre le temps comme il vient, ſans qu'elle change iamais d'humeur; quoy qu'il change à tous momens de viſage; mais c'eſt ſe rendre malheureuſe par ſon propre bonheur au defaut d'en bien vſer. Quel fâcheux métier de donner tout à ſes ſens, & ne refuſer rien à ſes deſirs, ſi cette façon

de viure, beaucoup plus criminelle qu'elle n'eſt agreable ſe doit terminer neceſſairement à vne mort ſuiuie d'autant de douleurs qu'on a gouſté de plaiſirs. On vieillit dans la ioye de meſme que dans la triſteſſe ; & c'eſt auoir vn mal-heureux deſſein quand la ſaiſon des larmes eſt la derniere de noſtre vie, puis qu'il faut iuſtifier tous les momens qui l'ont deuancée.

Imaginez-vous que toutes les entrepriſes que vous faites ne ſe peuuent executer qu'en marchant, puis que le Temps vous entraiſne auec luy ; & à quoy ſert de ſemer ſur vne Terre qu'on ne foule qu'vne ſeule fois en paſſant. Vous prenez ſoin à baſtir des Palais, où vous ne pouuez loger qu'vn iour, ſi la nuit qui luy ſuccede doit ſonner voſtre

retraite, ſans conſiderer la neceſſité où vous eſtes reduites de ietter en ce monde les fondemens de la maiſon où vous deuez loger en l'autre : car ce ſont vos œuures qui en doiuent eſtre les Artiſans, & chacun ſe ſert de ſon induſtrie en ce deſſein pour ſe mettre à l'abry durant vne éternité ; non pas contre les injures du Temps ; mais contre les foudres de la Iuſtice.

Perſonne ne ſe ſauue par procureur, il faut mettre la main à l'œuure : Vos plus proches parens, & vos meilleurs amis ſeront ſi ocupez à plaider leur propre cauſe, qu'ils ne ſongeront point à la voſtre. Tous les intereſts changent d'objet en changeant de condition, & les cœurs qui portent leurs ſoupirs dans leurs penſées au delà du Tom-

beau, où l'objet qui les fait ſoupirer eſt enſeuely, ne luy peuuent eſtre fidelles que durant la vie, puis que la mort doit detruire auec eux toutes leurs paſſions.

Ie ſeray atantif à la voix qui frape mes oreilles dans la ſolitude, dit le Prophete, pour nous perſuader de nous éloigner de la Terre, où le bruit de ſon tracas nous empeſche d'écouter la parole de Dieu. En effet il eſt impoſſible de viure dans le monde, ſans ſe méler de ſon commerce; & comme l'air infecté remplit de ſon venin les cœurs qui le reſpirent, les mauuaiſes habitudes que nous contractons par l'exemple, alterent nos plus heureuſes inclinations auec le temps, & nous rendent diferens à nous-meſmes.

Donnez-moy la force auſſi bien que la volonté Seigneur,

diſoit Saincte Eliſabeth, de rompre les chaiſnes qui m'attachent dans le monde, afin que ie n'y viue plus que de l'eſperance d'y mourir bien-toſt. Vous m'auez donné les grandeurs en partage, i'en reçoy le preſent; mais ce m'eſt vn fardeau que ie porte auec peine, en ayant beaucoup à me ſauuer auec elles, ſans voſtre ſecours, me faiſant tourner viſage du coſté de la Terre, ou mon cœur ne ſçauroit regarder que vous. Elles ont beau diuertir mon eſprit toutes fois, de voſtre penſée, ie ſens que voſtre grace le rapelle à ſoy, pour ſe donner encore à vous; mais, Seigneur, pourſuiuoit-elle, rempliſſez-le du mépris de toutes choſes, afin que ie ne deſire iamais que vous. Voſtre Prouidence ne m'a fait naiſtre que pour

voſtre gloire, & pour mon ſalut, faites que ie n'aye iamais d'autre objet. Elle ne me rend capable d'action que pour mourir, rempliſſez mon eſprit de la penſée d'vne vie qui ſoit exempte du treſpas. Tout ce que ie voy me montre le chemin du Ciel, tout ce que i'entens m'apelle à ſa gloire; & tout ce que ie ſens m'éloigne de moy-meſme pour m'approcher de vous, tendez-moy la main, Seigneur, c'eſt la ſeule grace que ie vous demande.

Vous voyez comme cette Sainte Princeſſe conſultoit tous les matins ſon Sauueur, pour apprendre de luy à quoy elle deuoit s'occuper toute la iournée. Ce n'eſt pas que le deuoir de ſa condition ne luy marquat le chemin qu'il falloit tenir; & que

d'ailleurs elle n'eut mille ſujets de ſe diuertir à toute heure ; mais les momens luy en étoient ſi precieux, qu'elle en vouloit ménager le temps, puis qu'elle n'auoit valant au monde que l'vſage que Dieu luy en donnoit. De ſorte que comme elle ſongeoit toûjours aux moyens de ſe ſauuer, elle tiroit de cette penſée toutes les autres qui régloient la conduit de ſa vie.

Mes Dames, commencez voſtre iournée par la reſolution de la paſſer innocemment ſi vous voulez éterniſer le Temps contre ſa Nature, à voſtre auantage. Qui vit bien vit toûjours, & quoy qu'on vielliſſe à la ſuite de la Vertu, elle a cette proprieté en nous oſtant le regret de la vie paſſée, de nous rendre ſi preſente celle de l'auenir, qu'on atend la mort auec impatience.

None
JLD

LE BREVIAIRE DES DAMES.

CHAPITRE CINQVIESME.

à None.

SOyez atentiues, MES DAMES, à l'Office de None que Sainte Eleonor recitoit chaque iour, auant que se mettre à table, apres auoir jetté les yeux sur le

Tableau de ſon Sauueur crucifié où l'on voyoit dépeint vn bourreau en action de luy preſenter vne éponge detrempee dans du fiel & du vinaigre, afin que leur amertume toûjours preſente à ſa memoire fut ſenſible à ſon gouſt, dans tous les mets qu'on luy ſeruiroit.

Cette Sainte Princeſſe ne pouuant ſouffrir ny l'éclat, ny l'vſage des grandeurs où elle eſtoit née, aprehendoit de s'oublier dans les plaiſirs les plus innocens ; & comme ſes repas ordinaires étoient des ſuperbes feſtins, elle ne ſe mettoit iamais à ble qu'auec la penſée de ce fiel & de ce vinaigre, dont Dieu auoit voulu étancher ſa ſoif.

„ Quel excez de bonté ; ô mon „ Sauueur, diſoit-elle, exercez- „ vous en mon endroit de per-

mettre que ma table ſoit cou- "
uerte tous les iours des mets les "
plus delicieux, & que ie vous "
voye ſeruy par vn bourreau qui "
n'a que du fiel à vous offrir & "
du vinaigre à vous donner. "
Faut-il, ô mon Ieſus, conti- "
nuoit-elle, que vous ayez creé "
toutes choſes agreables pour "
mon contentement, & que cel- "
les qui peuuent affliger les ſens "
ſoient pour voſtre vſage; faut- "
il, diſoit-elle, encore; ô mon "
Diuin Maiſtre, que la Terre "
ne produiſe que des fleurs pour "
m'en faire des bouquets, & que "
leurs épines ſoient deſtinées à "
vous en faire des couronnes. "

Mais n'eſt-ce pas aſſez, ô mon "
Dieu, pourſuiuoit-elle, que ie "
connoiſſe en cela ſelon mon "
pouuoir la grandeur de voſtre a- "
mour afin de n'abuſer pas de l'a- "

„ l'abondance de vos graces, ona
„ beau me preſenter les liqueurs
„ les plus agreables pour étain-
„ dre ma ſoif, ie me ſouuiens
„ toûjours du vinaigre dont vous
„ auez moderé l'ardeur de la vo-
„ ſtre : Ie veux qu'on ſerue ſur
„ ma table des viandes les plus
„ delicates, leurs douceurs me
„ ſont inſenſibles par la penſée
„ du fiel qui rempliſſoit voſtre
„ bouche. Que tous les iours de
„ ma vie ſoient des iours de ban-
„ quets & de nopces, dans la
„ condition où voſtre bonté m'a
„ éleuée, i'en feray des iours de
„ jeuſne & de douleur, au ſouue-
„ nir de celles que vous auez
„ ſouffertes. Toutes les douceurs
„ du monde ſeront d'orénauant
„ ſi ameres à mon gouſt, & tou-
„ tes les amertumes ſi agreables
„ à mon eſprit, que ie ſouhait-

teray toujours les vnes, & ne " me plaindray iamais des autres. "

Ne vous oubliez pas, MES DAMES, dans les feſtins iuſques au point d'en goûter auidament les delices, ſans faire reflexion de leur courte durée, du dégout qui les ſuit, & du domage qu'elles vous cauſent. Vous rempliſſez vn corps toûjours mourant de viandes mortes, & amoncelant de la ſorte fumier, ſur fumier, vous ne trauaillez que pour les vers, qui attendent leur proye. O! malheureux métier de nourrir delicatement vn corps qui pourrit à veuë d'œil, & qui doit ſeruir de victime à la mort & de matiere éternelle à des flames de meſme Nature: ô miſerable ocupation de trauailler ſans ceſſe à l'embelliſſement d'vne carcaſſe couuerte d'vn peu de cher,

dont la puanteur continuelle infecteroit ceux qui s'en aprochent si le mal n'en estoit contagieux.

A quoy vous sert vostre en-bon-point, MES DAMES, si vos corps sont des flambeaux de cire qui s'vsent sans cesse en se fondant à tous momens. Vous auez beau prendre des boüillons tous les matins, ces consommez vous consomment : on a beau vous donner vn Orge mondé tous les soirs, cette nourriture vous deuore, puis qu'elle-mesme détruit la chaleur qui la fait digerer. Ceux qui s'abandonnent aux plaisirs de la bouche sont bien surpris en mourant de n'auoir amassé que deux ou trois liures de gresse ; quel butin apres tant de soins, quelle moisson apres tant de peines, quel profit apres tant de trauaux. Ils en-

engreſſent la Terre de leur fumier, tandis que les Demons poſſedent leurs ames. Quel aueuglement, d'auoir de l'amour pour des victimes toûjours agoniſantes ſur l'Autel de leur ſacrifice, en atendant à toute heure celle qui le doit terminer; quelle manie diray-je encore, d'abandonner ſon ame aux rigueurs de la Iuſtice diuine, pour aſſouuir en paſſant les appetis déreglés de ſon corps.

Ie ne m'étonne pas ſi Dieu nous oblige à luy demander tous les iours le pain de noſtre nourriture, puis que nous viuons du iour à la iournée, ſans auoir vn lendemain aſſuré. Ie mangeray le pain de ma nourriture détrempé dans l'eau de mes pleurs, dit le Prophete, pour nous faire connoitre que le corps ne doit

eſtre nourry que de ſa propre ſubſtance, ſi le fruit de ſes peines luy doit ſeruir d'aliment.

Quand Dieu demanda à boire dans ſes agonies, ſur l'arbre de la Croix, ſa langue ſe decela elle-meſme, pour auoir part à la gloire des tourmens que toutes les parties de ſon corps auoient ſoufertes ; & quoy que Dieu ſceut qu'on luy preſenteroit du fiel & du vinaigre, il voulut faire eſſay auant ſa mort, de cette nouuelle douleur, comme la derniere qu'il auoit à ſouffrir ; ô miracle d'amour incognu à la Nature, cét adorable Redempteur veut mourir de ſoif pour nous faire connoitre que la volonté qu'il a de ſouffrir, eſt auſſi Eternelle que luy, puis que le feu dont ſon cœur eſt embraſé ne ſe peut éteindre en expirant. Il emporte

ſa ſoif dans le Tombeau afin de nous faire voir que ſi ſa vie eut eſté immortelle, ſes tourmens auroient duré toujours.

O diuin Redempteur, diſoit cette Sainte Princeſſe, au ſouuenir de ces veritez, vous ne vous eſtes pas contenté d'auoir jeuſné quarante iours dans le deſert, pour épreuuer le ſupplice de la faim, vous auez voulu encore mourir de ſoif, afin qu'on ne peut rien ajouter à voſtre martyre. O doux Sauueur pourſuiuoit elle, en cette penſée, répandez ſur ma langue vne goute de ce fiel & de ce vinaigre, dont la voſtre a eſté abreuée, afin qu'elle ſoit inſenſible à toutes ces douces liqueurs qu'on prepare pour ma boiſſon; que ſi mes ſens l'emportent quelque-fois ſur mon

„ eſprit, par vne foibleſſe de na-
„ ture, dans les plaiſirs qui leur
„ ſont affectez, ie deſ-auouë tous
„ ces ſentimens ; quoy qu'ils
„ naiſſent de moy-meſme, puis
„ que mon cœur n'en eſt pas
„ touché. Rempliſſez mon ima-
„ gination de l'aigreur & de
„ l'amertume de cette éponge
„ qu'on vous preſente, afin que
„ tous les mets qu'on me ſerui-
„ ra en ayent le gouſt. N'eſt-il
„ pas iuſte, ô mon Dieu, que
„ i'éteigne ma ſoif de l'eau de
„ mes larmes, pour en ren-
„ dre la ſource éternelle, puis
„ que ie vous offence continuel-
„ lement ; n'eſt-il pas raiſonnable
„ que mon corps, toûjours re-
„ belle à vos Loix, gagne le pain
„ de ſa nourriture, par la ſueur
„ de ſon trauail, quoy que vôtre
„ Prouidence l'ait ordonné d'au-

tre ſorte. Les plaiſirs du monde " ne doiuent ſeruir que de ſujet " de merite à vos éleus, par le " mépris qu'ils en font; & com- " me toutes les richeſſes de la " Terre ne nous peuuẽt eſtre vti- " les que par le bon vſage, de meſ- " me les grandeurs qu'on poſſe- " de ne nous ſçauroient eſtre ſa- " luteres que dans la meditation " continuelle de noſtre neant. "

Ie ne trouue point étrange que ſainct Anthoine & S. Paul, ces fameux Habitans des deſerts, ayent fait vn ſi long ſeiour ſur la Terre, puis qu'ils étoient nourris du pain du Ciel : iugez de la magnificence de leurs feſtins, ſi vn Ange en étoit le Maiſtre d'Hoſtel, les ſeruant luy-meſme, tous les iours. Veritablement il n'auoit qu'vn mets à leur preſenter, puis qu'vn pain ſeul étoit

toute la viande de leur banquet: mais imaginez-vous que comme la manne auoit le gouſt de la viande qu'on deſiroit de manger, ce pain tout diuin n'auoit pas moins de vertu, pour aſſouuir l'apetit de leurs innocentes enuies.

Toutes les fois que ie penſe au bon-heur de ces ſaincts Hermites, les delices du monde me ſont ſi fort à mépris, que ſi mon pouuoir égaloit ma volonté, ie changerois dans vn inſtant ma demeure en leur Hermitage.

Repreſentez-vous les contentemens tous diuins que ces glorieux Athletes gouſtoient dans leur ſolitude. Le Ciel leur ſeruoit de Biblioteque, puis que le Soleil, la Lune, & les Eſtoilles, en eſtoient les Liures, où admirant tous les iours la gloire & la magnificence de leur Createur, il

s'étudioient également, & à l'aimer, & à le craindre O les beaux Liures écrits de la propre main de leur Autheur, s'ils leur enſeignoient de nouueau comme il le faut adorer, auec vn cœur r'abaiſſé dans ſon neant. O les beaux Liures s'ils y liſoient dedans la puiſſance infinie de leur ouurier. O les beaux Liures diray-ie encore, ſi la lumiere dont ils étoient enuironnez, en les attirant à elle, par vn charme ſecret & diuin, les éloignoit peu à peu du monde. Que s'ils rabaiſſoient les yeux ſur la Terre châque ruiſſeau leur faiſoit vne harangue, auec le bruit de ſon murmure, pour annoncer la gloire de cette ſource, qui ne s'étant iamais, dont ils étoient ſortis. Toutes les fueilles des arbres étoient autant de langues qui pu-

blioient la vertu toute miraculeuſe du Iardinier qui les auoit plantez, & qui les aroſoit tous les iours de ſa propre main. De ſorte que ſe leuant tous les matins auec l'Aſtre du iour, pour commencer leur iournée, ils chantoient leur partie auec mille petits oyſeaux, qui en leur langage beniſſoient cette Prouidence adorable qui leur ſeruoit également de mere nourrice. Ajoutez a ces delices l'honneur d'eſtre ſeruys par vn Ange, puis que tous les iours il leur aportoit le pain de leur nourriture, apres l'auoir paitry de ſa main. Certes mon eſprit s'égare & ſe perd ſi doucement en ces penſées, qu'il perd l'enuie de ſe retrouuer.

Iugez maintenant, MES DAMES, ſi les banquets des deſerts ne ſont pas plus delicieux que

les feſtins du monde, de meſme que les entretiens de la ſolitude beaucoup plus agreables, [redacted]; quelle vie de ne viure que d'amour, & d'admiration en la penſée de ſon neant, & des grandeurs infinies d'vn Dieu, & ſi bon, & ſi aimable. Quelle vie d'en paſſer les iours au ſeruice du diuin Createur qui en produit la lumiere, en publiant à toute heure ſes bontez; ne peut-on pas ſouſtenir que ces deſerts ſont autant de Paradis Terreſtres, ſi l'on n'y voit que des Anges, ſi l'on n'y parle qu'à eux, & ſi l'on n'y eſt nourry que de l'aliment qu'ils donnent.

O que le monde m'eſt en horreur quand mon eſprit porte ſes penſées dans ces lieux ſolitaires, eſt-il rien de plus doux que de viure innocemment ſous le ioug

qu'on s'impose soy-mesme, en subissant les Loix du Seigneur. Qu'on ne mette plus en auant les austeritez qu'on y pratique, & les peines qu'on y endure, puis que l'amour adoucit tout ; qui sçait aimer ne souffre rien. O qu'il fait bon prendre apres Dieu le Calice où il a étanché sa soif, si en beuuant le premier, il en a osté l'amertume. Doù vient que saint Benoist se rouloit delicieusement sur les épines, sçachant que Dieu en auoit émoussé les pointes sur sa teste. Il n'est point de mets si agreable que celuy des racines, dont Sainte Marie Ægyptienne se nourrissoit dans le desert. Representez-vous que comme elle les arrousoit de l'eau de ses larmes ; cete eau auoit tant de vertu qu'elle leur donnoit vn goust beaucoup plus delicieux que tout

ce qu'on ſçauroit s'imaginair.

MES DAMES, vous aprehendez que le ieuſne vous amegriſſe ; ô qu'il eſt doux de ſe voir accablé ſous la peſanteur de la Croix : car comme ſous cét aggreable fardeau on ſoûpire l'air infecté de ce monde, on commence de reſpirer l'air odoriferant de l'autre, dans l'eſperance ſenſible de ſes felicitez. Puis que voſtre corps s'vſe à toute heure, vſez le au moins pour voſtre ſalut: puis que cette vie ſe paſſe, cherchez du moins en paſſant les moyens d'en acquerir vne autre qui dure toûjours, & puis que nous mourons ſans ceſſe, mourez dans vôtre deuoir, afin de reviure éternellement. Ne dites plus que vous n'eſtes point en âge ; on doit s'émanciper de ſoy-meſme quand il s'agit de ſon ſalut ; ne

peut-il pas arriuer que la saison de vostre Printemps soit la derniere de vostre vie, il suffit que la raison deuance l'âge, les Loix de l'amour sont plus iustes que celles de la Coustume, il faut violer celles-cy, & subir les autres, & auec d'autant plus de raison, que vous ne trauaillez en cela que pour vous-mesme. Que c'est vne grande satisfaction le lendemain de Pasques, d'auoir ieusné le Careſme, puis que la peine de l'austerité est passée, & que la satisfaction d'auoir fait son deuoir est presente. Il en est de mesme, MES DAMES, de toutes les bonnes œuures qu'on fait durant sa vie; ô qu'il y a du contentement à l'heure de la mort d'auoir cultiué la Terre qui a produit de si belles fleurs, puis qu'elles nous promettent la moisson

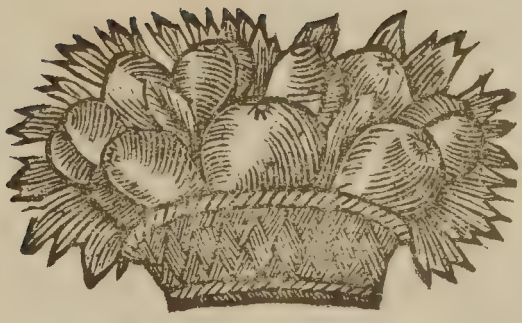
des fruits d'vne gloire Eternelle. Repreſentez-vous auſſi la douleur d'vne ame pechereſſe qui n'a rien refuſé à ſes ſens, & qui a tout donné à ſes paſſions, ſi ſes delices ſont paſſées, & ſes peines preſentes, mais preſentes, pour ne finir iamais, puis que d'ordinaire Dieu permet que les regrets ſont invtiles.

D'étachez mon eſprit, ô mon " Dieu, diſoit Saincte Eleonor, " des grandeurs de ma naiſſance " & de ma condition, de peur " que leur éclat ne m'ébloüiſſe, " & permettez que voſtre paſſion " eſtant l'vnique objet de celles " qui me poſſedent encore, pour " moderer leur violence, ie ne me " mette iamais à table ſans pen- " ſer à ce funeſte breuuage que " les bourreaux vous ont preſen- " té ſur la Croix, afin que ie faſ- "

„ſe toûjours la Loy à mes ſens,
„& que toûjours ie la reçoiue
„de la raiſon. Augmentez, Sei-
„gneur, augmentez, continuoit-
„elle, cette auerſion que i'ay
„pour le monde, afin que com-
„me ie n'y fay que paſſer, ie ne
„m'y arreſte iamais de penſée
„ſeulement que pour le mépri-
„ſer. Mon cœur ne ſouhaitte
„que vous, mon cœur ne veut
„poſſeder que vous, puis que
„vous ſeul m'eſtes toutes cho-
„ſes. I'abandonne mon corps à
„la Terre comme vne partie de
„ſon fumier, & ie vous re-
„commande mon ame comme
„vn ouurage de voſtre puiſſan-
„ce infinie par ſa Creation, &
„de voſtre miſericorde ſembla-
„ble par ſa Redemption.

MES DAMES, redites ſou-

nent les meſmes paroles, ſuiuez ces diuins ſentimens, ſi vous voulez terminer heureuſement cét Office de None.



XII
VESPRES

LE BREVIAIRE DES DAMES.

CHAPITRE SIXIESME.

à Vespres.

IL est temps d'assister à Vespres, MES DAMES, auec Saincte Helene, puis qu'elle en celebre l'Office dans son Oratoire par la meditation qu'elle fait sur le peu

de momens qui luy reſtent pour terminer ſa Carriere, voyant que le iour de ſa vie eſt tantoſt paſſé, & que la nuit de ſa mort s'aproche ; & comme ſon exemple vous peut ſeruir de lumiere à connoiſtre vne verité ſi importante à voſtre ſalut, vous n'auez qu'à la ſuiure pour terminer heuſement voſtre courſe.

Cette Saincte Princeſſe, apres auoir ietté les fondemens de ſon Empire ſur le Mont de Caluaire, ou elle choiſit la Croix pour Throſne, le Rozeau pour Sceptre, & les Epines pour s'en faire vne Couronne, rempliſſoit ſi fort ſon eſprit des penſées de la mort, qu'elle luy eſtoit auſſi preſente que ſenſible ; & pour ne changer iamais d'objet elle auoit deuant les yeux le Tableau d'vn Ange, qui marquoit ſur vne

montre d'Horloge l'heure de Vespres, afin de l'auertir qu'il estoit temps de prendre congé d'elle-mesme, & de faire ses derniers adieux icy bas.

Cette digne Imperatrice, toûjours alarmée des aproches de la mort ; quoy qu'elle l'attendit à tous momens, auec plus d'impatience que de crainte, s'enfermoit sur le soir dans son Oratoire pour méditer sa retraite, puis que le iour de sa vie estoit en son declin ; & en cette pensée, elle s'écriet ; O Dieu de mon " ame, que ie suis redeuable à " vostre bonté de persuader mes " sens aussi bien que mon esprit, " qu'il faut partir, si le flambeau " de ma vie commence de s'é- " teindre. Il faut partir, Seigneur, " mais comment pourray-je ter- " miner ce grand voyage du "

„Temps à l'Eternité ſi voſtre
„grace ne me ſert de flambeau,
„parmy les tenebres qui m'enui-
„ronnent. *Il faut partir*; où iray-
„je, dans l'aueuglement où ie
„ſuis, ſi voſtre miſericorde ne me
„ſert de guide. *Il faut partir*;
„pourroy-je paroiſtre deuant vo-
„ſtre diuine Maieſté, ſans con-
„fuſion ſi mes offences ſont ſans
„nombre. *Il faut partir*, quel
„conte pourroy-ie rendre à vo-
„ſtre Iuſtice pour éuiter ma con-
„demnation, ſi mes propres œu-
„ures doiuent eſtre mes parties,
„mes témoins & mes Iuges. *Il*
„*faut partir*, & ie ne fay que
„d'arriuer au monde, puis que
„ie n'y ay rien fait encore, ny
„pour voſtre gloire, ny pour
„mon ſalut. *Il eſt temps de par-*
„*tir*; ô cruelle neceſſité, au ſou-
„uenir de vos iugemens ſi re-

doutables. *Il est temps de partir*, ie le voy bien ; mon doux Sauueur, mais il est temps aussi que vous rachetiez encore vne fois par vostre misericorde, la mesme ame que vous auez dé-ia rachetée de vostre precieux Sang, puis que ses pechez ont effacé les caracteres de sa premiere innocence. Si ie n'ay vescu que pour vous déplaire, faites que i'en meure de regret. Ie sçay bien que mes yeux vous ont offencé par leurs regards ; mais ils ont des larmes pour vous satisfaire, épuisez-en la source. Ie sçay bien encore que mon cœur s'est rendu coupable par ses soupirs ; mais eux-mesmes quand il vous plaira peuuent expier leur crime, c'est la seule grace que i'atens de vostre bonté.

Vous voyez, MES DAMES, comme cette Sainte Imperatrice aprehendoit de comparoiſtre deuant Dieu, quoy que ſa conſcience ne luy reprochat aucun crime; & pour n'eſtre pas ſurpriſe dans la neceſſité de mourir, elle penſoit tous les iours à la mort, puis que tous les iours elle faiſoit ſes adieux au monde. A meſure qu'elle s'aprochoit du Tombeau, elle s'éloignoit d'elle meſme, en rompant les chaiſnes qui l'atachoient icy-bas, & d'vn courage proportionné à ſa naiſſance, elle regnoit plus abſolument ſur ſes paſſions que ſur ſes ſujets, afin que ſon depart fut ſans empreſſement, & ſans inquietude: ô diuine preuoyance de viure à chaque moment; comme ſi la vie ne deuoit pas durer dauantage; ô admirable precau-

tion de ſe leuer tous les matins auec le Soleil pour ſe coucher tous les ſoirs auec luy-meſme, apres s'eſtre diſpoſé à terminer ſi heureuſement ſa courſe qu'on la peut recommencer dans l'Eternité, de meſme que cet Aſtre la renouuelle dans le Temps; ô merueilleuſe conduite de marcher ſeurement dans les voyes obſcures de la mort, pour trouuer l'immortalité.

Mes Dames, le Soleil ſe couche ſur voſtre Oriſon, la nuit cõmence à paroitre ſur vôtre Hemiſphere, & vos ombres qui couurent la Terre de leur étanduë, y marquent dé-ia celle de voſtre Tombeau. L'heure de Veſpres ſonne voſtre retraite, cet horloge domeſtique que la Nature a placé dans voſtre ſein, dont la reſpiration marque les minutes, vous

doit faire connoiſtre que chaque inſtant peut eſtre le dernier de voſtre vie ; que vous courez dans vne carriere où tous vos pas peuuent de meſme finir voſtre courſe ; que vous paroiſſez ſur vn Theatre où vous repreſentez voſtre perſonnage, mais vn perſonnage de tragedie, puis que le dernier acte en doit eſtre funeſte ; & qu'en cela comme vos actions ſeront vos Iuges, elles preparent dé-ja ou voſtre recompenſe, ou vôtre punitiõ pour vne Eternité.

Que ſi ce vous eſt quelque ſorte de conſolation en mourant de voir mourir auec vous tout ce qui eſt ſur la Terre, ce vous doit eſtre auſſi vn ſurcroy de douleur de ſçauoir que vos ames ſont immortelles, & que Dieu ſe dit l'Eternel vengeur de leurs crimes.

O qu'il est aisé de s'égarer, MES DAMES, dans les voyes d'vne vie delicieuse, vous auez beau conter les années de vostre âge, comme vous esperez toûjours de voir sa derniere saison, les autres se passent à l'ōbre des plaisirs, qui suiuent les grandeurs, & acompagnent la ieunesse tandis que la Prouidence immuable en ses ordres, fait sonner tout à coup l'heure du départ; ie vous laisse à penser si le moment en est effroyable, puis qu'il faut iustifier tous ceux qui l'ont deuancé, deuant vn Iuge si redoutable.

Considerez le desordre & la confusion d'vne ame pechereſſe, dans la neceſſité où elle se voit reduite de partir pour comparoître deuant Dieu. Sa memoire en luy representant ses crimes, luy

en fait deſ-ja ſouffrir la peine, comme inévitable, & ſon eſprit troublé de la preſence d'vn ſi grand mal-heur, ne peut reuenir à ſoy pour conceuoir quelque penſée de repentence. Tout l'afflige, & rien ne la conſole, ſi elle r'appelle le paſſé, il ſe rend preſent pour ſon ſuplice, au ſouuenir de ſes pechez ; & ſi elle porte ſes penſées dans l'auenir, la crainte le luy rend preſent encore, pour augmenter ſa douleur, apres auoir perdu l'eſperance. De ſorte que tous les inſtans de ſa vie ſe r'aſſemblent & s'vniſſent de nouueau en ce dernier, pour le luy rendre plus effroyable.

Iugez maintenant, MES DAMES, ſi l'on peut jouyr d'vn ſolide repos dans la vie, ſans penſer à la mort, puis que cette pen-

sée nous sert tout à la fois & de guide & de flambeau, dans le chemin de la sepulture. Le calme d'vne condition que n'est iamais agitée de malheurs, nous rend assoupis d'vn si funeste sommeil, qu'on n'ouure les yeux que quand il les faut fermer pour vne Eternité. La vie n'est qu'vne chimere, & la chaisne de cette suite de momens qui l'arreste icy bas, est si facile à rompre, que l'experience nous contraint d'auoüer que la Nature n'a iamais ourdy de ses propres mains, vn lien plus foible. Ce qui nous doit rendre la meditation de cette verité tou-jours presente, puis que l'heure de partir l'est aussi.

Il faut mourir, MES DAMES, & les sages ne se laissent iamais surprendre à cet ordre inmuable,

que le Deſtin leur a ſignifié, dés lors qu'ils ont eſté capables de raiſon, ſçachant qu'il y va de l'intereſt d'vne gloire éternelle, ou d'vne peine ſemblable. Et ie ne m'étonne pas ſi cette Sainte Imperatrice portoit toûiours vne montre d'horloge penduë à la ceinture, puis qu'en marchant ſans ceſſe, elle pouuoit arriuer à tous momens au lieu où elle alloit, ſi le temps du voyage & la longueur du chemin n'eſtoient pas limitez. Ne faites point reflexion ſur voſtre ieuneſſe, la Nature ſi reglée en ſes faiſons ne ſçauroit vous faire voir la fin des voſtres, puis qu'elles n'ont pas vn moment de propre pour leur durée; tant il eſt vray que les choſes les plus ſtables ne ſubſiſtent icy-bas que dans leur fuite continuelle.

Combien de Dames ay-ie cognu qui n'auoient iamais pensé à la mort, que quand elles la voyoient, sans considerer qu'elle ne se laisse voir qu'vne fois. Ce n'est pas que ses aproches ne soient sensibles; mais il faut l'encourir en la voyant, puis que sa veuë est toûjours funeste. Ie ne sçaurois excuser cet aueuglement de ne voir pas vn objet toûjours present; Est-il rien de plus visible que la mort, si tout le monde ensemble n'est qu'vn corps agonisant & tirant sans cesse à la fin auec toutes les parties qui le composent. Le Soleil ne se leue & ne se couche que pour nous, & l'on peut dire de ses rayons que ce sont autant de flambeaux mortuaires, dont la funeste clarté nous montre le chemin de la sepulture. Ce n'est pas qu'on se

puiſſe égarer ; mais la Prouidence permet pour noſtre inſtruction que cet Aſtre, qui marque les momens de noſtre courſe, termine tous les iours la ſienne, afin de n'oublier iamais cette neceſſité de mourir ; quoy que la loy en ſoit écrite dans nos entrailles en lettres de ſang. Il eſt trop vray qu'on perd ſouuent le ſouuenir de cette verité, puis que le bruit de nos ſoupirs, la veuë de nos larmes, le ſentiment de nos miſeres, & la cognoiſſance de nos malheurs ne ſufit pas pour remplir noſtre eſprit de ſa penſée. Ie veux que mille conuois funebres paſſent tous les iours deuant nos portes, & que le triſte ſon des cloches retarde la nuit noſtre ſommeil, & l'interrompe le matin. Nos yeux contemplent tous ces objets ſans

ſiller la paupierre ; & nos oreilles ne ſont point choquées de ce bruit. D'où vient que nous faiſons nous-meſmes les ſuiets de ces conuois, lors que nous y penſons le moins, & que ces cloches apellent ceux qui les écoutent pour les rendre temoins de noſtre ſurdité, apres les auoir informez de noſtre mort impreueüe.

Ie le ſouſtiens encore, la vie n'eſt qu'vn fantoſme, puis que nous la paſſons en ſonge durant le ſommeil, dont la ieuneſſe & la ſanté aſſoupiſſent nos eſprits & nos ſens ; que ſi par vn excez de bon-heur le Ciel nous réueille, il faut de neceſſité que ſa grace ſoit continuelle, pour ne retomber pas dans noſtre premier aſſoupiſſement. Meſpriſez, MES DAMES, mepriſez tout ce qui eſt periſſa-

ble ; si la Ieuneſſe vous charme de ſes apas ; reſiſtez luy auec la cognoiſſance de leur courte durée. Si la Santé vous fait tourner les yeux du coſté de la terre, remarquez la place où ceux qui étoient auſſi ſains que vous, ſont enſeuelis, afin de ne vous laiſſer pas ſurprendre à ſon Horloge, puis que ſon cadran eſt faux ; ſi la jouïſſance des richeſſes vous donne quelque tentation, repreſentez-vous que l'Enfer eſt plein de ceux qui ſe ſont laiſſez eblouyr de leur eclat.

Si les honneurs du monde rempliſſent voſtre cœur de ſes vanités, liſez l'Epitaphe de ceux qui les ont poſſedez, & vous verrez que toute la gloire en eſt demeurée ſur la pierre de leur tombeau. Enfin ſi la volupté employe tous ſes doux effors à vaincre voſtre reſiſtence,

reſiſtence, reſiſtez-luy vne derniere fois, par le ſouuenir de vos plaiſirs paſſés, puis que tous ceux qui ſont à venir ſe paſſeront encore : & conſiderez que comme ceux-là ne vous ont laiſſé qu'vn ſenſible regret, vous ne pouuez atendre de ceux-cy, qu'vn repentir inutile.

Repreſentez-vous encore que chaque heure du iour eſt l'heure de Veſpres, puis que nous ſommes ſans ceſſe en eſtat d'aſſiſter à Complies, en arriuant au lieu où nous allons. Et comme nous marchons continuellement ſans connoiſtre la carte du pays, chaque gite peut-eſtre noſtre dernier, par la fin de noſtre voyage.

Saincte Helene ne regardoit iamais le Soleil que l'ors qu'il eſtoit en ſon couchant ; comme ſi elle eut creu terminer ſa cour-

ſe, de meſme que cét Aſtre finiſſoit ſa carriere. Admirables effets de l'amour. Cette grande Princeſſe toujours diuertie par de nouueaux plaiſirs, ſe treuue toûjours ennuyée de ſes plaiſirs méme. Tous les honneurs du monde l'enuironnent, & elle eſt remplie du mépris de ſoy-meſme: toutes les grandeurs de la Terre ſont de ſa ſuite, & elle ſuit ceux qui les fuyent, pour en partager le bon-heur auec eux, elle a tout à ſouhait; mais comme elle ne ſouhaite que Dieu, tout luy défaut pour ſon repos: Elle peut voir icy-bas le ſuccez de ſes eſperances; mais comme elle n'y pretend que le paſſage, elle ſe contente de ſuiure ſon chemin, ſans s'y arreſter ſeulement de penſée.

„ Que ie ſuis heureuſe, ô mon „ Dieu, diſoit elle, de voir que

l'heure de mon depart s'apro-"
che pour quitter le séjour des"
morts, & habiter la demeure"
des viuans. Il y a long temps,"
Seigneur, cõtinuoit-elle, que ie"
suis en chemin pour vous aller"
trouuer; mais i'aperçoi le bout"
de ma carriere: ô que les adieux"
que ie fay au monde me sont"
agreables, puis que i'abandon-"
ne ses vaines delices, pour pos-"
seder vos éternelles felicitez;"
ô que ie decends auec ioye du"
Throsne, où vostre bonté m'a"
fait asseoir, dans la sepulture que"
l'on me prepare, puis que mon"
corps doit estre semé en pour-"
riture, pour resuiciter en gloire:"
ô que ie commence de fermer"
les yeux auec plaisir à la clarté"
du iour, puis que vous perme-"
tez que l'esperance eclaire"
mon ame d'vne éternelle lumie-"

„re. Ie ſens que voſtre grace „m'ayde à faire les preparatifs „de ce voyage ; me voilà preſte „à partir , Seigneur , haſtez „donc les pas du Soleil, com- „me vous les auez arreſtez au- „tresfois , ie meurs d'impatien- „ce de mourir, puis que ie dois „viure en vous , d'vne vie auſſi „durable que vous-meſme.

MES DAMES, ſi vous finiſſez voſtre iournée par la meditation de ces beaux ſentimens, vous ne ſerez iamais ſurpriſes de l'heure de voſtre depart, quoy que celuy-cy ſoit infallible, & l'autre incertaine : Dieu couronne la vigilance de ſes propres mains.

Conſiderez que le Monde eſt vn hoſpital remply d'agoniſans où chacun reſpire l'air infecté de ſa propre corruption, en aten-

dant cét inſtant de la mort qui doit terminer les malheurs & les miſeres de la vie qui le deuance : ô quel plaiſir de voir la fin d'vne iournée, où l'on doit receuoir la recompenſe de ſes trauaux ! ô qu'elle ioye, de ſe trouuer au bout d'vne carriere auec l'eſperance d'y eſtre couronné ! ô quel bon-heur, de ſurgir au port apres auoir eſté battu long-temps de l'orage.

Mes Dames, l'horloge ſonne vingt quatre fois le iour, pour vous auertir autant de fois de la neceſſité de voſtre retraite, dont le moment eſt toujours preſent, quoy qu'il ſoit à venir, puis que le Temps ne ſubſiſte qu'en fuyant ſans ceſſe. La fin de Veſpres vous apelle à Complies pour y aſſiſter de penſée, auant qu'elles ſe commencent, ne pouuant y aſſiſter en effet.

COMPLICE

LE BREVIAIRE DES DAMES.

CHAPITRE SEPTIESME.

à Complies.

ASSISTEZ d'imagination, MES DAMES, à l'Office de Complies que la bien-heureuse Marguerite de Lorraine Ducheſſe d'Alençon celebroit tous les

iours de volonté & de penſée, en ſon Oratoire, puis que ſon corps ſeulement en deuoit ocuper la place ; & à ſon imitation faites vous peindre auiourd'huy dans voſtre cercueil, de meſme que vous y ſerez demain, pour n'oublier pas que comme vous eſtes conçeuës en pourriture, vous mourez dans l'infection.

Cette pieuſe Princeſſe ne pouuant remplir ſon eſprit des penſées de la mort, que par l'objet de la mort meſme, faiſoit ſes meditations deuant vn Tableau, où toutes les miſeres de ſa condition eſtoient repreſentées au naturel, ſous ſon viſage. C'étoit en leur preſence qu'elle ſe miroit dans ſes cendres pour ſe connoitre, & qu'atachée d'eſprit, & des yeux, en la conſideration d'vne verité ſi ſenſible, elle diſoit en elle-meſme.

Que cette glace de miroir " me repreſente naïuement : Ce " front ridé, ces yeux enfoncez, " ce nais retrecy, ſes iouës cou- " ſuës, ces lévres paſles, & ce " menton alongé me depeignent " ſi bien, qu'on ne ſçauroit rien " ajouter à ma reſſemblance : " C'eſt maintenant que ie me voy " ſans voile & ſans rideau à la " lumiere de mon ombre : C'eſt " maintenant que ie me connois, " apres auoir eſté inſtruite par " mes propres yeux, en la conſi- " deration de mes miſeres. N'ay- " ie pas ſujet de croire que ie ne " ſuis hors de mon cercueil qu'en " chimere, & qu'en ſonge, puis " que ie m'y voy dedans en ve- " rité, & en effect. "

O doux Sauueur, pourſuiuoit- " elle, faites qu'à force de me re " garder dans ce miroir, qui ne "

„ flate point, ie deuienne amou-
„ reuſe de moy-meſme, & que
„ brullant toûjours de cette a-
„ mour propre, i'en conſerue le
„ feu ſous les cendres dont ie
„ ſuis formée, afin que les gran-
„ deurs du monde n'ayent plus
„ d'apas pour moy.

Mes Dames, laiſſez vous perſuader le iuſte mépris de vous-meſmes par vn ſi bel exemple, le voile eſt rompu, le rideau eſt tiré, voyez ce que vous eſtes auiourd'huy, & conſiderez ce que vous ſerez demain; vous eſtes maintenant des Coloſſes, animez d'vn ſang corrompu, que le Deſtin conduit au Tombeau, à la ſuite du Temps; & tantoſt vous ſerez vn monceau de poudre, dont la puanteur infecteroit tout le monde, ſi l'air dont elle ſera enuironnée pouuoit exhaller ſon

venin ; quel ſujet auez vous de vous enorgueillir.

Que ſi vous doutez de cette verité, mirez-vous dans les cendres de vos compagnes, ces glaces plus fideles que celles que vous portez penduës à la ceinture, convaincront vos ſens en inſtruiſant vos eſprits : puis que ces parties ſeparées de leur tout en font connoiſtre la nature.

Vous auez beau vous faire peindre en Deeſſes, ſous le brillant éclat de vos ſuperbes habits, vous ne conſiderez pas que la toille, les couleurs, le pinceau, & la main qui le guide ſont également periſſables ; quelle immortalité pouuez-vous receuoir d'vn art, dont la Nature fait l'aprentiſſage. Qu'on iette vos ſtatuës en cuivre, ou en bronze, ces ombres ſuiuent toûjours leurs

corps, dans les Tombeaux où ils ſont enſeuelis ; que ſi le Temps les y conduit lentement, leur ruïne n'en eſt pas moins infaillible. Rien ne ſubſiſte icy-bas que dans la neceſſité de ſa viciſcitude continuelle, puis que la nature de l'Eſtre eſt de ſe détruire luy-meſme, n'ayant rien de plus propre que ſon continuel aneantiſſement.

Imaginez-vous combien de portraits, & de ſtatuës, les peintres, & les ſculpteurs ont fait de ſiecle en ſiecle, pour éterniſer la gloire de leurs originaux, & repreſentez vous en ſuite, ce Tombeau toûjours ouuert où le Tẽps les enſeuelit : ie dis toûjours ouuert, puis que chaque inſtant les y entraiſne. On a beau les conſeruer auec ſoin, ils vielliſſent à l'ombre, de meſme qu'au Soleil,

ne pouuant ſubſiſter que ſur le fondement de leur decadence.

MES DAMES, il faut tous les iours mourir à vous-meſmes, pour y ſurvire ; il faut ſans ceſſe trauailler à voſtre Tombeau, pour en exempter voſtre nom : Il faut que les Vertus ſoient vos Peintres, & vos Statuaires, ſi vous voulez que vos portraits & vos ſtatuës durent plus que les ſiecles. A quoy penſez vous, vous prenez le Temps comme il vient, ſans conſiderer que le Temps vient toûjours, & que vous vous en allez ſans ceſſe ; A quoy vous ocupez-vous, ſi vos œuures n'ont pour objet l'Eternité, vous en ſerez éternellement punies. Quel eſt voſtre deſſein, ne ſçauez-vous pas que de tous ceux que vous faites en ce monde, vous en deuez rendre conte en l'autre ; que

deuiendrez vous, à la fin, vous ne ſçauriez fuïr ny à la Mort, ny à la Iuſtice. Que pretendez-vous il faut laiſſer ſur la Terre tout ce qu'elle donne ; ſi vous courez apres la Fortune, vous ne ſerez pas plus heureuſes que vous eſtes, auec toutes ſes faueurs, puis que la felicité de la vie, dépend du bon heur de la mort.

O que la meditation de noſtre neant eſt vne fidelle glace de miroir, c'eſt elle qui peut repreſenter noſtre Eſtre dans ſa priuation, ſi nous ne ſommes rien du tout ; & certes comme en nous donnant l'Eſtre dans la Nature, on ne ſçauroit nous comparer qu'à ce qu'elle produit de plus miſerable, il vaut mieux ce me ſemble, que nous paſſions pour des chimeres que pour des corps, puis qu'ils ſont remplis de pourriture.

En effet ſi la vie n'eſt qu'vne ombre, nous ne viuons, icy-bas, qu'en chimere, & tout ce que nous faiſons ſans auoir pour viſée l'Eternité, eſt vn trauail en ſonge, & de réuerie. D'où vient que cette digne Princeſſe ſe regardoit continuellement dans ce miroir, par le mépris de ſoy-meſme. Elle auoit beau eſtre éleuée ſur le Throſne des grandeurs, elle n'eſtoit grande qu'à la meſure de ſon humilité, puis que les degrez de ſon abaiſſement étoient ceux-là meſme de ſa gloire.

Admirable façon de viure, d'auoir toujours deuant les yeux ſon portraits, enuironné de toutes les horreurs de la mort : Merueilleux courage, de chercher ſon repos en ſongeant toujours à ſa ruïne ; Heroïque reſolution, de

s'enſeuelir ſoy-meſme de volonté & de penſée, ayant ſans ceſſe les yeux areſtez ſur ſon cercueil. Certes il faut eſtre détaché extremement du monde pour y regner dans vne continuelle ſaiſon de roſes, & ne ſe parer iamais que de leurs eſpines.

Ce n'eſt pas qu'on ne ſe ſente mourir à tous momens: Ce n'eſt pas qu'on ne ſuiue toujours le chemin qui nous conduit à la ſepulture: ce n'eſt pas qu'on puiſſe pretendre ſur la Terre le droit d'immortalité; Mais c'eſt ſe détacher de ſoy-meſme auec de puiſſans efforts, d'attendre la mort à toute heure, par le mépris qu'on fait de la vie; mais c'eſt regner ſur ſes paſſions d'vn empire abſolu, de n'en auoir point de plus forte que celle de terminer heureuſement ſa carriere,

riere en penſant touſiours aux couronnes qui nous attendent au bout ; mais c'eſt eterniſer la vie entre les bras de la mort de ne viure que pour l'auenir, puis qu'auſſi bien le paſſé n'eſt plus à nous, non plus que le preſent; comme eſtant inconceuable. De ſorte que ſi de tous les temps l'auenir eſt le ſeul infallible en ſon abſence, viuons touſiours dans l'eſpoir de viure, puis que cette vie ſenſible n'eſt qu'vne mort preſente, dont on ne peut ſe detacher, comme n'eſtant qu'vne pareille choſe auec nous meſme.

Ie ne ſçaurois excuſer la timidité de ces Dames qui s'effrayent à la veuë des conuois funebres, quelle foibleſſe ſi tous les iours, dont le Soleil eclaire la terre, ſont les iours de funerailles de la

moitié du monde, en attendant le lendemain, pour celebrer celles de l'autre. Le billet qu'on vous porte au logis pour vous prier d'assister à l'enterrement de vostre voisin, seruant desia de memoire à l'Imprimeur, il trauaillera bien-tost au vostre; que si vos noms & vos qualitez y marquent de la diference, c'est tousiours la mesme chose, l'impression en est faite, il ne faut que la tirer.

Ces esprits foibles sont bien étonnez quand à la clarté de mille funestes flambeaux, on leur fait voir à decouuert l'horreur de la mort, dont ils n'ont pû souffrir seulement le recit; & c'est alors qu'ils connoissent inutillement le peu d'estat qu'on doit faire de la vie; si l'on ne la peut conseruer auec profit, qu'en

penſant ſans ceſſe à la mort qui luy eſt propre.

Il n'eſt point d'eſtude plus vtille pour la vie, mes Dames, que celuy d'aſſiſter à la mort de vos Compagnes: C'eſt là où vous pouuez aprendre le peu de diference qu'il y a entre la vie & le trepas, ſi parmy tant de ſoûpirs que la douleur arrache du ſein, vn ſeul doit egaler cette petite diſpromotion pour en faire vne meſme choſe : c'eſt là, où d'vn eſprit eſtonné, & d'vn iugement confus, vous pouuez conſiderer la metamorphoſe de voſtre chair en terre, mais en vne terre qu'on à beau cultiuer, elle ne ſçauroit produire que des vers: c'eſt là, où en preſence de toutes les horreurs de la nature, elle-meſme vous decouure ſon infection & ſa pourriture, apres auoir conuaincu vos

ſens & ſoûmis voſtre raiſon. C'eſt là, où la penſée de vos grandeurs s'éloigne de voſtre eſprit, ne pouuant le remplir de leurs vanitez, en preſence de vos miſeres: c'eſt là enfin, où tout ce que la pitié a de plus ſenſible, la vie de plus mépriſable, & la mort de plus affreux, vous perſuade puiſſamment de renoncer aux pretentions du monde, puis qu'il n'a qu'vn tombeau à vous donner.

Ie ne vous flate point, mes Dames, il ne faut qu'ouurir les yeux pour eſtre perſuadées, & c'eſt aſſez de preſter l'oreille, pour ne douter plus; Que ſi vous voulez que vos autres ſens portent leur témoignage, aprochez vous-en de plus pres, vous ſentirez bien-toſt ce que vous auez de la peine à croire.

Noſtre bien-heureuſe Princeſſe

s'inſtruiſoit elle-meſme d'vne autre ſorte, quand apres auoir eſté témoin pluſieurs fois de la mort de ſes plus proches, elle aſſiſtoit tous les iours à ſes propres funerailles, en faiſant ſes meditations deuant ce Tableau, où elle eſtoit depeinte dans ſon cercueil.

O le beau miroir! puis qu'elle y voyoit tous les defauts que la Nature luy auoit cachez; ô le beau miroir! puis qu'il luy enſeignoit à toute heure l'art de ſe connoiſtre parfaitement; ô le beau miroir! puis que par vne vertu contraire à toutes les glaces, il l'a repreſentoit comme elle deuoit eſtre, plutoſt que comme elle eſtoit.

Tous les autres miroirs flatent, mes Dames, fors que celuy-là. Le ſeul miroir de la mort a la vertu de repreſenter tous les de-

fauts de la vie ; mais le malheur eſt qu'on ne ſçauroit ſe mirer, dedans, ſi d'vne inuention pareille à celle de cette bien-heureuſe Princeſſe, on ne change la nature de la glace en luy oppoſant vn objet imaginere, pour luy en faire repreſenter vn veritable.

Suiuez donc mon conſeil, faites vous peindre aujourd'huy telles que vous ſerez demain ; & parmy tant de ſoûpirs que vous iettez au vent, penſez à celuy qui vous doit fermer la bouche, en ouurant voſtre Tombeau ; Que ſi vous voulez que la penſée en ſoit vtile, conſiderez auec l'horreur de ce funeſte inſtant, qui doit terminer voſtre vie ce cruel oubly qui ſuccedera à voſtre mort. Le dernier ſon de cloche, apres voſtre enterrement fera le dernier bruit que vous

ferez encore, puis qu'en ceſſant de fraper l'oreille, on ceſſera de parler de vous; ce qui vous doit obliger à preuenir ce temps là, en faiſant dés le matin, ce que vous voudriez auoir fait quand la nuit ſera arriuée: L'Enfer eſt remply de celles qui abondoient en deſirs, & qui eſtoient defectueuſes en œuures.

Vous auez beau remplir vos teſtamens de charitez, & d'autres œuures pies; les biens qu'on donne quand on ne les peut emporter perdent la moitié de leur prix, & les prieres qu'on peut faire pour vous, ont bien moins d'ardeur dans vne bouche eſtrangere, qu'elles n'auroient eu dans la voſtre. Celles qui commettent le repos de leurs ames à leurs heritiers, n'ont pas des grandes pretentions en l'autre mon-

de ; comment ſe pourroit-on ſauuer par le miniſtere d'autruy, ſi nous auons de la peine d'y reuſſir par la vertu du nôtre, il faut qu'vn chacun mette la main à l'œuure, puis qu'il y va de ſon ſalut.

Noſtre vertueuſe Princeſſe en vſoit de la ſorte, elle viuoit pour l'auenir, ſçachant que cette vie n'eſt qu'vne mort continuelle. En effet tous les iours qui ſe paſſent, nous diſent en paſſant vn eternel adieu, puis qu'ils ne ſeront plus comptez que dans le nombre des choſes qui ſubſiſtent en idée. Le iour d'hyer eſt éloigné de nous, autant que le premier de la creation du monde, s'il eſt vray que tout ce qui eſt paſſé ſoit egalement imaginaire. Ce qui vous doit ſeruir de leçon à mepriſer toutes les choſes periſſables & à conſiderer

ſeulement celles qui ont l'eternité pour objet.

Certes il faut auoüer que la mort eſt vn excellent peintre ; il n'eſt point de pinceau qui ait la vertu de ſa faux, ſi d'vn ſeul de ſes traits, elle nous repreſente au naturel, en deſtruiſant la Nature ; mais que ſon art eſt miraculeux de faire parler tous ſes portraits, en impoſant vn eternel ſilence, à leurs originaux : car tous ſes ouurages, animez d'horreur & d'effroy, nous expriment ſi puiſſamment la verité de nos miſeres, qu'on n'en ſçauroit plus douter.

Conſultez ſes Portraits, MES DAMES, ſi vous voulez aprendre à vous connoiſtre, & pour reuſſir en cette eſtude, puis que la mort vous peint tous les iours, parachеuez vous-meſme l'ouura-

ge qu'elle a commencé, afin qu'eſtant touſiours deuant les yeux, vous n'ayez point de peine à vous trouuer, apres vous eſtre cherchées dans vos cendres.

Noſtre bien-heureuſe Marguerite de Lorraine vous ſert en cela d'vn bel exemple, lors que d'vn courage digne de ſa naiſſance, elle ſe depoüille tous les iours de volonté, & de penſée, des ſuperbes habits dont on la pare, pour eſſayer celuy de ſon ſuaire, attendant à toute heure celle de le mettre; vous en deuez venir là toſt ou tard. Faites les empreſſées tant qu'il vous plaira, il faut trouuer le loiſir de mourir.

Il eſt temps, MES-DAMES, de redire auec cette grande Princeſſe ce beau Cantique de Simeon qu'elle chantoit tous les

ſoirs à la fin de cet Office, comme ſi elle eut eſté à la veille de ſa mort.

C'eſt maintenant Seigneur, diſoit-elle, *que tu laiſſes ta ſeruante en paix ſelon ta parole*; Et dans ſes diuins ſentimens, fermant les yeux du corps aux clartez de la terre, pour ouurir ceux de ſon ame aux lumieres du Ciel, elle ſe diſpoſoit à la mort, comme ſi c'eut eſté la derniere nuit de ſa vie.

F I N.

CB
5
G743738
11SE17